BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LVII.

JANVIER A JUIN 1878.

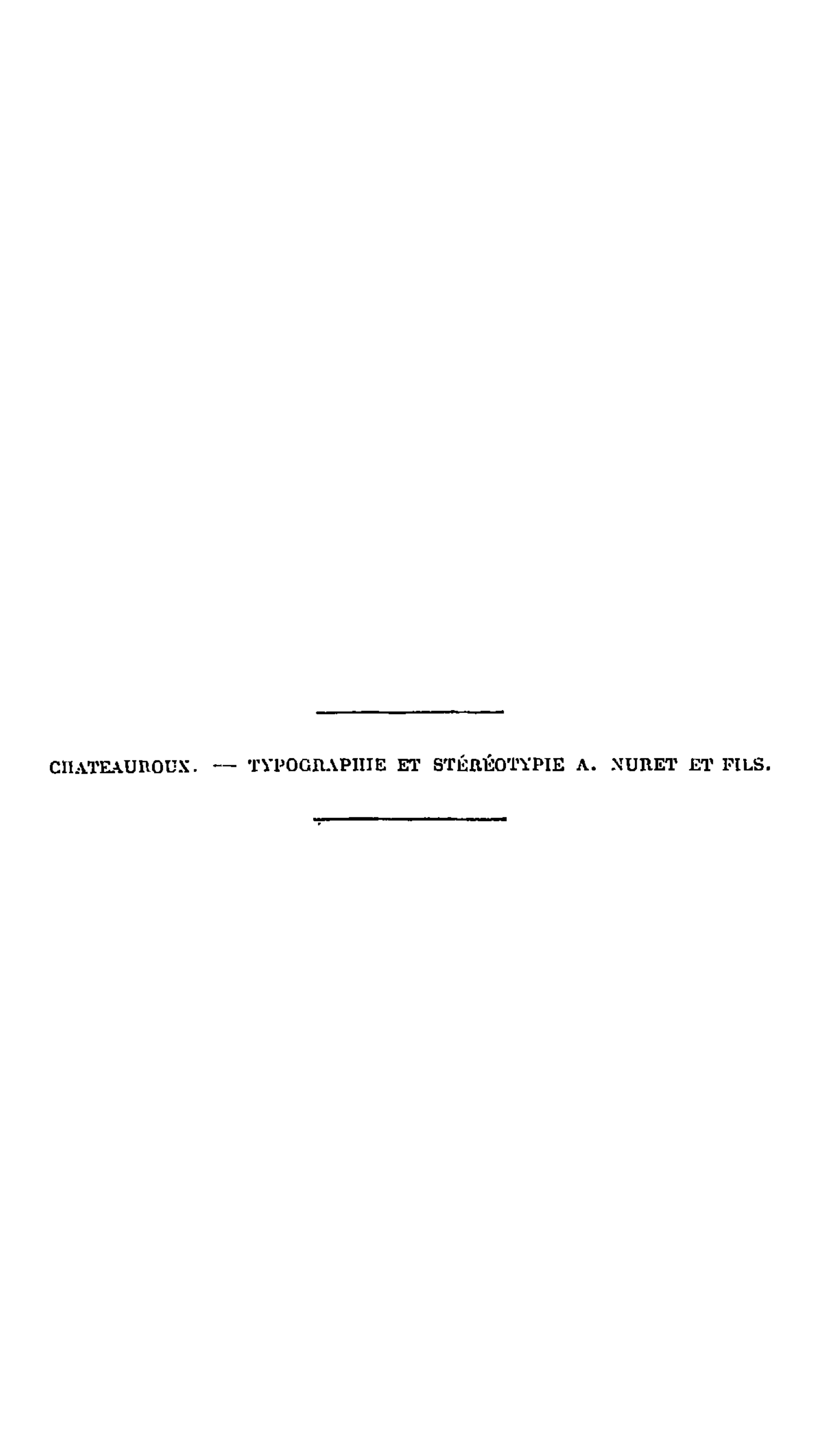
PARIS

BUREAUX DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

7, RUE HONORÉ-CHEVALIER, 7.

1878.





CHATEAUROUX. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. NURET ET FILS.

pas connaître : sa nature s'y oppose ; elle est trop fixée et trop arrêtée dans les différents détails de son allure pour pouvoir facilement s'accommoder à tous les mouvements d'une autre langue, surtout en vers. Homère, Sophocle, Shakespeare ont été traduits en bon allemand, vers pour vers, avec une exactitude parfaite. Nous disons vers pour vers, et nous devrions dire, du moins en ce qui regarde Sophocle, syllabe par syllabe, puisque les vers de la traduction de Donner sont aussi des ïambes de même mesure que ceux de Sophocle. Encore une fois, une telle perfection nous est absolument interdite, mais on en approche plus ou moins.

La traduction de l'*Enéïde* par Delille est certainement brillante, trop brillante même, mais son grand défaut, c'est de s'éloigner beaucoup du texte latin ; elle est par trop inexacte. Celle que nous donne aujourd'hui M. Gustave de Wailly l'est beaucoup moins. Elle serre son texte latin d'assez près, n'est point prolixe, vingt-huit vers français au plus pour vingt latins, quelquefois pour vingt-cinq, et avec cela tout est rendu, rien d'un peu important en latin qui ne se retrouve en français. Moins enluminés d'épithètes que ceux de Delille, les vers de M. de Wailly sont ordinairement plus simples et plus sobres, plus nerveux et plus antiques, mais parfois aussi plus prosaïques : c'est là le défaut de leurs qualités.

Nous avons dit *ordinairement*, c'est une restriction en faveur de Delille, qu'il eût été injuste de ne pas faire. M. de Wailly n'a pas toujours l'avantage. Il a aussi ses longueurs : ainsi, traduisant ce passage sublime de l'admirable épisode qui termine le VIIIe livre :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

il met :

Auprès est l'Élysée, et sous son vert bocage
Apparaît de Caton la grande et noble image ;
Les bienheureux charmés se pressent à sa voix,
Et l'austère Romain semble dicter des lois.

Cela est verbeux, lourd et vulgaire. Tout le sublime qui est dans le latin a disparu. Delille avait dit :

Les justes ont leur place, à leur tête est Caton.

Quelle différence !

Mais voici un passage où M. de Wailly l'emporte et de beaucoup. Parlant de la louve de Romulus, Virgile dit avec une précision toute sculpturale :

> Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
> Procubuisse lupam : geminos hinc ubera circum
> Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
> Impavidos : illam tereti cervice reflexam
> Mulcere alternos ; et corpora fingere lingua.
> (L. XIII, 630.)

Delille traduit :

> Là du dieu des combats gît la louve fidèle ;
> Deux célestes jumeaux, qui sont nourris par elle,
> Pendaient à sa mamelle et jouaient sur son sein :
> Déjà dans leur regard est écrit leur destin ;
> Nés dans l'antre de Mars, ils en ont le courage ;
> Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage :
> Le dieu semble sourire aux fruits de son amour ;
> Elle, en se retournant, les flatte tour à tour,
> Et sur le double espoir de Rome encore naissante,
> Promène mollement sa langue caressante.

C'est détestable : la peur du mot propre, générale au XVIIIe siècle, a jeté le traducteur dans une phraséologie confuse, plus digne d'un écolier que d'un maître. Voici maintenant la traduction de Wailly :

> Là, dans l'antre de Mars, où la louve a mis bas,
> Couchés sur le gazon, en leurs joyeux ébats
> Aux paternels instincts les deux jumeaux fidèles
> Sans peur se suspendaient à ses fauves mamelles ;
> Et tandis qu'en jouant ils la tétaient tous deux,
> La sauvage nourrice adoucissant ses yeux,
> Arrondissant son cou, sur eux penchant la tête
> Partageait aux enfants sa tendresse inquiète,
> Et de ses nourrissons ensemble caressait
> Les deux corps qu'à la fois sa langue assouplissait.

Quand M. de Wailly, retouchant sa traduction, lui aura donné partout cette concision exacte et nerveuse, la langue française comptera un chef-d'œuvre de plus.

J.-B. JEANNIN.

4. 6. — 5. **ÉTATS UNIS CONTEMPORAINS (les) ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de Sécession,** par M. Claudio JANNET. — 1 volume in-12 de XXIX-308 et 321 pages (1877), 3e édition, chez Plon et Cie.

On sait avec quelle emphase le libéralisme célébrait et célèbre encore les grandeurs et les bienfaits des États-Unis : la liberté

ou plutôt la démocratie *comme en Amérique*, telle était la formule ressassée. Le livre trop célèbre de M. de Tocqueville popularisa cet engouement, et les catholiques libéraux, faisant chorus à leur tour avec les ennemis de la vraie liberté, acclamaient la vérité et la justice qu'ils croyaient voir dans les institutions du Nouveau-Monde. Le livre de M. Jannet est venu à point, en 1875, pour faire évanouir ces illusions. Son succès légitime a été considérable dans les États-Unis : les organes de l'opinion publique les plus autorisés ont reconnu sa valeur ; en France et dans la plupart des contrées d'Europe, il a fait sensation, les hommages les plus motivés ont été rendus à l'impartiale sagacité de l'auteur, à la justesse de ses vues. Voici une troisième édition de ce bel ouvrage. Rien n'a été changé aux observations recueillies de 1872 à 1875, qui mettent en relief la physionomie sociale et morale des États-Unis à cette époque ; mais le rez-de-chaussée des pages s'est enrichi de renseignements statistiques et d'indications historiques. Une nouvelle série de documents annexés, qui n'auraient pu s'intercaler dans le texte sans y rompre le cours du récit, complètent les deux volumes. De plus, les chapitres sur le gouvernement local et la question ouvrière ont reçu de précieux développements ; enfin, un chapitre entièrement neuf met en évidence les antécédents et la nature de l'élection présidentielle de M. Hayes, le mouvement d'opinion que la célébration du centième anniversaire de l'Indépendance des États-Unis a produit dans la nation. Cette dernière étude est la contre-épreuve de la véracité des jugements dont la Constitution américaine a été l'objet dans l'ouvrage ; les événements de 1877 impriment le cachet de l'exactitude sur les informations et les données qui ont trait à l'état présent des institutions d'un peuple si étourdiment vanté. Ajoutons qu'au frontispice de cette édition figure, en réponse à une communication de l'historien, une lettre des plus remarquables, de M. Le Play, sur les causes de la décadence des États-Unis et les idées funestes sur cette contrée qui ont prévalu parmi nous. M. Le Play félicite à ce propos l'honorable écrivain d'avoir toujours éclairé sa marche par l'abondante lumière des observations et des faits. C'est la méthode, personne ne l'ignore, de l'illustre auteur de la *Réforme sociale*, et on se rappelle combien elle a été féconde en révélations importantes et inattendues.

Quant au plan de M. Jannet, il est aussi vaste que le champ de ses investigations. Après un coup d'œil sur les origines des États-Unis, sur ce qu'ils étaient il y a cent ans, l'auteur signale le ver rongeur de leur Constitution, à savoir, le principe de la souveraineté du peuple, énoncé dans la célèbre Déclaration des droits (1776), œuvre du républicain révolutionnaire Jefferson. Ce principe, inobservé d'abord par les treize états primitifs de l'Union, a fait progressivement son œuvre délétère ; il a vicié la Fédération et corrodé ses liens. C'est à l'action de ce dogme favori, c'est à son invasion dans l'individu, dans la famille, dans l'État central et dans les Etats, dans toutes les questions sociales et même dans le domaine des intérêts matériels, que M. Jannet consacre son enquête, elle n'embrasse pas moins de 26 chapitres où les faits se pressent dans le texte et dans les notes, avec une abondance sans confusion ; rien n'est laissé aux fantaisies de l'imagination ni aux aventureuses conjectures. Tout est contrôlé on ne peut plus sérieusement par les graves et très-nombreuses confidences dont le savant écrivain a été dépositaire, par les publicistes les plus renommés, les plus dignes de foi, qui honorent l'Amérique, et aussi par les aveux des démocrates les moins suspects.

La théorie de la souveraineté du peuple, venons-nous de dire, a infecté tout d'abord la Constitution, puis elle s'est répandue dans toutes les veines de ce grand corps qu'on nomme la Fédération du drapeau étoilé... Les individus, livrés à l'empire de ce dissolvant, ont promptement exagéré les côtés mauvais du caractère national. L'Américain a de l'initiative, une indomptable activité. Cette initiative s'est mise fiévreusement à la recherche exclusive de la richesse ; cette activité a débordé en spéculations véreuses ; de là, des crises financières qui ont leur contre-coup dans notre Europe, les malversations et les escroqueries de tout genre des sociétés industrielles et commerciales, les jeux de bourse illicites des compagnies de chemins de fer ; de là cet abaissement général des âmes trop facilement ouvertes aux calculs peu scrupuleux, aux entreprises coupables.

Telle n'était pas, dans les premiers temps de l'Indépendance, l'attitude des citoyens de l'Union. Les coutumes traditionnelles, les vieilles maximes préservatrices de la dignité humaine prévalaient. Au cours de l'idée révolutionnaire toujours agissante,

la famille a été gravement atteinte : la jeune fille a continué sans doute d'avoir pour garant de son honneur les lois contre la séduction ; mais elle *flirte* librement et dangereusement dans le monde, elle tend à s'émanciper par le droit de suffrage, par l'exercice des fonctions naturellement réservées à l'autre sexe ; le lien conjugal se détend et les divorces se multiplient ; en même temps dans toutes les classes ; le goût de la dissipation, des courses lointaines, du luxe et des jouissances, se substitue à l'austérité primordiale des mœurs.

Les pouvoirs politiques ont des plaies encore plus profondes. C'est là surtout que règne sans mesure la puissance de l'argent. Les *politiciens* exploitent la populace pour arriver aux charges publiques et par elles à la fortune. Ils sont au service des *manieurs d'argent*, hommes d'affaires ou directeurs des partis, fléau redoutable de l'Union. Ces partis, dont M. Jannet décrit l'organisation et les actes, asservissent le suffrage universel qui, depuis 1840, est à peu près souverain. La liberté de conscience, la liberté individuelle sont étouffées par les partis. Malheur à qui oserait, à leur encontre, revendiquer l'indépendance de l'action dans les luttes électorales. Les manieurs d'argent ont la haute main sur l'exercice des droits civiques, la vénalité est maîtresse des votes ; c'est l'idéal de la corruption politique.

On conçoit que le radicalisme, dans ce milieu impur, ait grandi jusqu'à se poser en dominateur. L'année 1861 a vu son triomphe. La guerre de Sécession, qui valut aux États du Nord les enthousiastes éloges de nos libéraux, fut l'explosion du radicalisme dans le Sud qu'il voulait asservir, qu'il asservit en effet par un ensemble de mesures dont M. Jannet donne le vrai sens. Si maintenant, grâce à son courage intelligent, le Sud se relève, si même les démocrates (on appelle ainsi les conservateurs), ont conquis aux dernières élections pour le Congrès une faible majorité, rien ne prouve que le radicalisme, en important aux États-Unis tout le programme de la Révolution européenne, ait renoncé à s'emparer bientôt de la jeune République.

Il va de soi que sous l'influence des politiciens et des manieurs d'argent, habituellement serviteurs des sectes radicales, la démocratie américaine coûte cher et très-cher aux contribuables. Et que devient le trésor public ? Il n'est pas rare, des événements récents en ont fait la preuve, qu'il soit pillé et

mis à sec par les fonctionnaires, par la haute administration les dilapidations et les concussions déshonorent jusqu'à des ministres et des membres du Congrès. Ce n'est pas tout, la corruption pénètre, à la suite du radicalisme, au sanctuaire même de la Justice, dans la Cour suprême, et motive le *lynchage* ou les vengeances privées. Elle gangrène la presse, les publicistes qui se respectent luttent vainement contre le flot fangeux qui déborde. Là, comme dans l'individu, comme dans la famille et la politique, le dollar est tout-puissant. Malgré tout, la prospérité matérielle s'est développée par l'énergie matérielle des *Yankees*, dans des conditions de climat et de territoire exceptionnellement favorables au libre jeu des initiatives individuelles. Et puis les forces sociales ne sont pas encore dissoutes ; il reste, on doit l'avouer, un fonds assez riche de traditions civilisatrices, de saines mœurs domestiques sur des points nombreux de la Confédération. Mais la déperdition de ses richesses morales s'accuse de jour en jour, et c'est ainsi que les questions sociales, indispensable support de la prospérité des gouvernements et des peuples, quels qu'ils soient, reçoivent de plus en plus une solution désastreuse.

La religion, bien qu'elle soit encore officiellement honorée, n'est plus en réalité la base et la règle des pouvoirs publics. Près des trois quarts des américains de l'Union vivent en dehors d'un culte quelconque. Le protestantisme se dresse dans la surabondance des sectes, et le scepticisme ou une vague religiosité les gagne. L'unitarisme et l'universalisme, le mormonisme et le spiritisme, tous nés de la pseudo-réforme, sapent les fondements de la religion chrétienne ; de son côté, le méthodisme, avec son fanatisme de propagande et ses excentricités, s'allie au radicalisme que favorisent, d'ailleurs, les ravages du rationalisme. En même temps et pour les mêmes causes, les sociétés secrètes enveloppent les États-Unis de leur réseau, par là encore ils sont l'image du vieux monde. Ces sociétés se sont fondues pour la plupart dans l'association (*order of américan*), créée en 1867 pour détruire le catholicisme. La franc-maçonnerie, telle qu'elle existe en Europe, est répandue dans toutes les parties de l'Union. C'est elle qui, en 1861, a jeté les Yankees du Nord sur le Sud, faisant ainsi voir ce que valait la fraternité des loges.

A ces éléments de décomposition il faut joindre le système franc-maçon de l'école laïquement sceptique et obligatoire des écoles mixtes où fermente une abominable et précoce immoralité, l'antagonisme des patrons et des classes ouvrières ayant pour cause l'égoïsme des uns et l'asservissement des autres à l'Internationale ou à d'autres associations, le mépris des esclaves par les frères-maçons du Nord, la lutte des noirs et des blancs à tous les degrés de l'échelle sociale, les périls matériels et moraux de l'émancipation allemande dans l'Ouest, les envahissements extérieurs d'une politique sans foi ni loi, la guerre des intérêts respectifs du Nord, de l'Ouest et du Sud.

A cette vue, on se rappelle le mot de Joseph de Maistre sur les États-Unis : « Laissez grandir cet enfant. » Il a grandi, en effet, et il mourra de consomption ou de mort violente si le catholicisme ne fortifie et n'assainit sa constitution. Le catholicisme, voilà sa noblesse et son salut. Garotté et persécuté par l'intolérance protestante jusqu'à la fin du dernier siècle, il a vu dans le nôtre ses chaînes se relâcher peu à peu et enfin tomber, non sans crainte qu'elles ne soient relevées par la tyrannie des sectes jalouses de ses forces et coalisées par le radicalisme. « Il a absorbé en lui » tout le mouvement chrétien et le meilleur de la vie religieuse » de la nation (t. II p. 21). » Ses adhérents, en 1875, étaient au nombre d'environ sept millions, « ce qui, sur 42 millions d'ha- » bitants (dans 38 États et quelques territoires), fait le sixième » de la population (ibid. p. 38). » La hiérarchie catholique, en cette même année, se composait de onze provinces ecclésiastiques, comptant onze archevêchés, quarante-six évêchés et neuf vicariats apostoliques (ibid. p. 40). Le catholicisme est aujourd'hui la confession religieuse qui a le plus de disciples ; il entame constamment le protestantisme par des conversions individuelles ; l'émigration européenne, surtout celle des Irlandais, et l'accroissement remarquable des familles, facilitent admirablement sa marche ascendante. La liberté est sa force, elle entretient et ravive son prosélytisme. Cette liberté lui donne les innombrables avantages de l'association. Il peut donc, sauf quelques restrictions malheureuses, acquérir des propriétés, onder des hospices, ouvrir des écoles populaires, des colléges,

aspirer même à fonder une université, appeler à lui les dévouements indomptables des congrégations religieuses, répandre les effluves de son zèle sur les races, les indiens, par exemple, délaissées et proscrites par les Yankees. Le catholicisme, aux États-Unis, commande le respect et l'estime aux sceptiques et aux sectaires, aux matérialistes même et aux athées. Il élève le niveau moral et intellectuel de la nation par la supériorité de sa science, par sa charité féconde et sa parfaite moralité. Il est un dans la désagrégation générale. Son clergé modèle saisit l'Américain par ses meilleures aptitudes d'organisation. Ses conciles font briller sa discipline; en même temps que ses vertus condamnent la dépravation publique, son désintéressement fait contraste avec l'ambition et la cupidité qui provoquent le dédain du pauvre, qui font estimer les hommes non par ce qu'ils sont, mais parce qu'ils ont. Le catholicisme est donc, à tous égards, le meilleur espoir de l'Union. Lui seul, en multipliant, par des écoles modèles où la science et les mœurs sont sous la garde des bonnes doctrines et d'une vigilance continue, peut prévenir une entière désagrégation ou l'avénement tyrannique du césarisme révolutionnaire, par la rapidité non interrompue de ses conquêtes. Mais sera-t-il libre toujours? C'est là le problème et aussi le point noir. Les sociétés secrètes, le radicalisme et les sectes protestantes peuvent, renouvelant la tentative des *Nothings*, heureusement avortée, faire lever sur le catholicisme des jours d'esclavage et de persécution. S'il en est ainsi, les États-Unis seront mûrs pour une dislocation violente ou une servitude générale trop méritée. En attendant la solution du problème, le catholicisme fait profession du plus sincère patriotisme, il aime les institutions américaines et les préconise plus qu'elles ne valent; il est également sympathique à la France. Par contre, le radicalisme, témoin l'ex-président Grant, son affidé, s'est associé à l'alliance de la Russie et de la Prusse, dont le but « est une persécution religieuse universelle (t. II, p. 115, 118). Son ambassadeur, M. Bancroff, adressait à l'empereur Guillaume des félicitations mêlées d'outrages à la France; tant il est vrai que, dans le Nouveau-Monde ainsi que dans l'ancien, la France a partout un ami dans le catholicisme, un ennemi dans ses ennemis.

Georges Gandy.

Ne dirait-on pas que ces beaux vers annonçaient la fin du poëme ?

Tout le début est sur ce ton ; l'auteur s'est fatigué en finissant ; son vers se ressent de cette fatigue et le lecteur encore plus.

Et cependant, M. Léon Chambaud a appelé tous les moyens mécaniques à son secours. Il manie le vers alexandrin comme un cheval dompté, et il ne devrait guère l'abandonner, car s'il a les notions de l'art lyrique, il n'en a pas la pratique, et la plupart de ses strophes manquent de chute et de cadence. Mais le poëte — il a droit à ce beau nom — a senti la difficulté d'intéresser longtemps par une narration en vers d'un même mètre, il a changé les clefs et la mesure ; il a mêlé les genres, les rhythmes et les vers. Cette variété est d'un appoint considérable ; elle n'est pas suffisante. M. Léon Chambaud eût mieux fait d'abréger son récit. Ses vers sont coulants, son langage pur et correct, et son défaut principal est un heureux défaut ; mais il trouve en lui son écueil.

La facilité extrême avec laquelle il compose l'a empêché d'être soutenu et de marcher d'un pas également assuré. Il n'a pas appris à l'école de Boileau à faire difficilement les vers faciles. Si, au lieu de 300 pages, il se fût borné au tiers, et qu'il eût travaillé, en se *hâtant lentement*, sur un plan conçu par lui-même, il eût composé une idylle charmante à la gloire de Marie.

L'arbre a de la sève, mais elle passe dans les rameaux et dans les feuilles ; que le jardinier élague, qu'il émonde, et le tronc deviendra vigoureux.

Tel qu'il est, avec les imperfections que nous signalons, ce livre est encore un des meilleurs en l'espèce, une de ces œuvres rares que notre temps lit avec plaisir, malgré la peur qu'il a des vers, à ce qu'on dit. VICTOR HUGUENOT.

4. 6. *— 14. **ŒUVRES DE Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS.**— *Cinquième édition.* — 8 volumes in-8° de 666-654-688-608-612-623-651-704 pages (1876-1877), chez Henri Oudin, à Poitiers et à Paris ; — prix : 48 fr.

A la page 235 de notre tome XXXVIII° (1867), nous avons parlé des premiers volumes de cette grande et magistrale publication. La voilà maintenant achevée, et non-seulement achevée, mais

réimprimée pour la quatrième fois : véritable monument du zèle pastoral, de la science ecclésiastique, de l'éloquence chrétienne. Toute une vie d'évêque est là, tracée par l'illustre pontife lui-même, au milieu des événements les plus graves de la société et de l'Église, parmi les périls des enfants de Dieu, dans tout le feu des combats pour la vérité, pour l'honneur, pour la justice. L'admirable talent de Mgr Pie n'est plus à louer. Qui donc manie plus heureusement la langue française, lui donne plus d'élégance, de précision et d'ampleur? qui sait parler mieux que ce docteur contemporain? L'Académie, tombée dans M. Littré, n'a pas su s'élever jusqu'à l'Évêque de Poitiers : ce n'est point l'Évêque de Poitiers qui en souffrira dans l'histoire des lettres. Et quant à la connaissance des matières qu'il traite, quelles études pour la posséder entière, quelle abondance d'Écriture, de tradition, d'histoire ecclésiastique, de droit canonique, de patristique, de philosophie! Mais, de plus, quelle netteté d'exposition, unie, si le sujet l'exige, à la plus nerveuse argumentation! Et, encore plus que tout cela, quelle piété tendre et ferme à la fois! quel amour de Dieu, de l'Eglise, du Siége Apostolique, de tout ce qui est beau, salutaire et vrai! quel cœur pour embrasser tout cela, le comprendre et le défendre!

L'histoire de l'Église de France y puisera largement et sûrement un jour. « Quelle collection des actes d'une adminis-
» tration civile quelconque, disait dans nos colonnes le savant
» abbé Maynard (en 1867), pourrait, pour le courage, la convic-
» tion et le talent, soutenir le parallèle avec la collection des
» actes du plus humble de nos évêques? à plus forte raison s'il
» s'agit d'un évêque éminent entre tous, comme orateur et
» comme écrivain, par le mérite et le charme réunis de la doc-
» trine, de l'éloquence et du style? »

Grâces à Dieu, ces huit volumes se continueront ; un avis de l'éditeur nous promet une suite, dont le premier volume serait déjà presque terminé. Dans ceux-ci ont été renfermées les premières vingt-cinq années d'épiscopat, qui seront suivies de beaucoup d'autres encore, nous le demandons au Ciel et nous l'espérons. Pour cette première période donc, nous signalons tout de suite deux tables extrêmement utiles, parfaitement disposées, dues aux soins des PP. Bénédictins de Ligugé, et qui n'occupent pas moins de *quatre cents pages* du tome VIIIe.

Une table scripturaire d'abord, offrant successivement, dans l'ordre des Livres sacrés, avec l'indication la plus précise, tous les textes de la Bible commentés ou cités par l'érudit prélat. Le nombre en est extraordinaire : les prédicateurs en tireront profit, car on sait aussi la valeur de l'Évêque de Poitiers comme exégète et commentateur. La seconde table est analytique : noms propres, choses, questions de toute nature, y sont si bien indiqués qu'on n'a plus aucun effort à faire pour trouver ce qu'on désire. Les bibliophiles, les hommes d'étude, sauront apprécier un tel secours, dont les publications des deux derniers siècles étaient moins avares que celles du nôtre.

Irons-nous, maintenant, analyser à notre tour cette vaste collection, commençant à l'éloge de Jeanne-d'Arc prononcé à Orléans en 1844, et se fermant sur l'homélie prêchée dans l'église de Notre-Dame de Poitiers, pour le vingt-cinquième anniversaire de l'intronisation épiscopale de Mgr Pie, le 8 décembre 1874? Cela serait superflu. Il suffira d'indiquer sommairement la distribution de ces richesses.

Le premier volume renferme les plus anciens discours, et il y en a pour tous les sujets, depuis la bénédiction d'un arbre de la liberté, en 1848, et plusieurs bénédictions de chemins de fer, jusqu'à celle des cloches et aux cérémonies du jubilé : quelques-uns de ces morceaux ont de l'intérêt pour l'histoire, ceux qui regardent Louis-Napoléon, par exemple, en 1848, 1849 et 1850, etc. N'est-ce pas une prophétie que ces paroles adressées à ce prince, sur le seuil de l'église de Niort, le 13 octobre 1852 : « Votre » mission n'est pas achevée. Les passions coupables dont vous » avez comprimé la fureur ne sont point écloses tout-à-coup ni » par hasard. Le trop long règne d'un matérialisme sceptique » les avait produites et développées : sous l'empire des mêmes » causes et des mêmes influences, renaîtraient infailliblement » et prochainement les mêmes effets. Prince, Dieu le veut, et » ce sera votre grande œuvre : au-dessus de la morale vulgaire » des intérêts et des jouissances, il s'agit de rétablir, à tous les » degrés de l'échelle sociale et politique, la sainte morale des » principes et des devoirs... (T. I, p. 568). » Ce langage ne fut point écouté, l'esprit de perversion reprit le dessus, et le monde a contemplé les suites de cette aberration, de cette ingratitude et de ce forfait.

Le second volume rassemble la suite des homélies, panégyriques, discours, exhortations, avec plusieurs lettres circulaires, instructions pastorales et mandements. Qui ne se souvient de l'éloge funèbre de la marquise de La Rochejacquelin, en 1857? « Nos pères, les habitants de l'ancienne Germanie, ne » craignaient, dit-on, qu'une chose : c'était que le ciel tombât » sur leurs têtes. Mes Frères, il est un ciel plus haut et plus » désirable que le firmament visible qui enveloppe ce monde : » c'est le ciel que Jésus-Christ a conquis par sa mort ; c'est le ciel » dont l'avant-goût et les prémices se trouvent ici-bas dans la » foi, dans la piété chrétienne ; c'est le ciel dont le sacerdoce ca- » tholique tient la clef et ouvre la porte ; c'est le ciel de la » gloire, dont la racine et le germe se nourrissent du sang de » l'adorable sacrifice et de la grâce des sacrements. Or, c'est ce » ciel qui allait en quelque sorte tomber et se fondre sous les » coups de l'impiété révolutionnaire. Les chrétiens de la Vendée » furent surtout émus de cela, et cela seul put les rendre » guerriers. *Si le Ciel venait à tomber*, disaient encore les vieux » Gaulois, *nous le soutiendrions de nos lances*. Et la Vendée prit » la lance, ou plutôt, tout devint arme dans sa main pour sou- » tenir le ciel (t. II, page 634). » Et, quelques paragraphes plus loin : « La foule de ces vaillants soldats, de ces braves » officiers, retourna vers les champs, vers la métairie, vers » le village. La Vendée s'était battue par conscience et par de- » voir ; elle ne demandait pas de récompense humaine. Des » centaines de Cincinnatus, après avoir déposé le glaive, repri- » rent modestement la charrue... »

Parmi les sujets du même genre, qui composent le troisième volume, il en est de tout-à-fait pratiques pour un curé de paroisse : inaugurations de machines, exhortations aux Enfants de Marie, instruction sur les indulgences, pose d'une première pierre d'église, translation de reliques, sermons de charité, homélies diverses, allocution relative aux dons, enrôlements et actions pour la défense du Souverain-Pontife.

Au tome IVe, nous trouvons des mandements, homélies, instructions pastorales ; l'éloge funèbre des volontaires catholiques morts à Castelfidardo pour la défense du Saint-Siége. « O sainte » Église de Dieu, tes morts revivront, et les décapités relève- » ront la tête : *Vivent mortui tui, interfecti tui resurgent.* Ou

» plutôt, les tués n'ont pas été tués : *Interfecti tui non interfecti.* » Ils n'ont pas donné leur vie pour une cause humaine, mais » pour une cause divine : la sainte théologie m'autorise donc » à dire qu'autour de leurs tempes un second jet de lumière, une » auréole de surcroît, s'ajoutera au nimbe commun de la gloire, » et qu'ils sont enrôlés, immatriculés, pour l'éternité entière, » dans la blanche légion de ceux qui ont lavé leurs étoles dans » le sang de l'Agneau. C'est parmi ce noble chœur des martyrs » que nos regards iront vous chercher, ô vous tous qui avez » glorieusement succombé dans cette lutte ! (p. 60). » Et c'est une partie de la couronne des justes immolés que ces accents retentissant sur leur tombe. Le méchant, fût-il vainqueur, n'attache point à son char une seule âme de la postérité. Il y a aussi dans ce volume plusieurs lettres aux ministres de l'Empire.

Le cinquième n'offre pas moins d'intérêt et de variété. Ce sont des homélies encore, des allocutions, des instructions synodales, des lettres circulaires et pastorales, des mandements au sujet de l'Encyclique du 8 décembre 1864, des entretiens avec le clergé, l'oraison funèbre de La Moricière, une exhortation (dans la cathédrale de Vellétri) au bataillon des zouaves pontificaux, le discours synodal du 25 août 1863 pour la condamnation de M. Renan, en latin et en français. Nous n'oserions faire de ce latin-là un grand éloge ; il n'est pas, assurément, à la hauteur de la belle langue parlée par Mgr de Poitiers.

Enfin, dans les trois derniers volumes, nous avons : la lettre pastorale et mandement à l'occasion du retrait des troupes françaises de l'État pontifical ; des homélies encore, allocutions, mandements, dans l'ordre chronologique ; des lettres sur les dangers du Souverain-Pontife, sur le jubilé de saint Hilaire à Poitiers, sur la famine en Algérie ; un discours prononcé à Rome, dans l'église de Saint-André *della Valle*, pendant le Concile du Vatican ; le mandement qui ordonne des prières publiques au moment de la guerre contre la Prusse ; plusieurs oraisons funèbres, une lettre pastorale du 4 décembre 1870 sur l'invasion de Rome par le gouvernement piémontais. « Ah ! N. T.-C. F., dans ces » temps de prostration et d'abaissement, à l'heure où les plus » hautes puissances d'ici-bas semblent s'être découronnées de » leurs propres mains lorsqu'elles ne l'ont pas été par la Révo- » lution, tandis que les hommes comme les choses tombent

» chaque jour dans l'avilissement, combien le cœur est consolé, » combien l'esprit est soulagé, d'entendre un tel langage sur » les lèvres d'un vieillard, bientôt octogénaire, qui se montre à » nous plus grand par le malheur et plus fort par l'adversité! (t. VIIe, p. 39). »

Signalons une belle lettre pastorale sur la paix conclue avec la Prusse, une autre sur l'assassinat de Mgr Darboy. « Il fallait » que tout ce carnage fût élevé à la hauteur d'un sacrifice, et » pour cela il y fallait le prêtre, il y fallait le sacrificateur... » Les nations modernes sont filles du Calvaire : elles ne peuvent » être rachetées de nouveau que par les mérites du sang ré» dempteur. Il s'agissait, à l'heure présente, du rachat et du » salut de la France. Que celui-là donc qui offre chaque matin » le sacrifice du corps du Seigneur, que celui-là soit joint aux » autres victimes du troupeau, et que, traduit devant les tribu» naux profanes, il offre au Christ en sa propre personne une » nouvelle hostie... Église et cité de Paris, quittez votre vête» ment de deuil et d'humiliation: de ce débordement de mal, » de ce déluge de mort, une odeur de suavité est montée vers le » Ciel, et le Seigneur l'a agréée. Le sang des justes crie vers » Dieu, le sang des prêtres mêlé au sang des guerriers et de » tant d'héroïques défenseurs de la patrie. Dieu ne répandra » plus sa malédiction sur votre sol à cause des hommes pervers, » et il n'y appesantira plus son bras comme il a fait... (*Ibid.*, p. 153.) »

Puisse, ici encore, le grand évêque être prophète! Jusqu'ici, hélas! la colère de Dieu paraît-elle apaisée?

V. POSTEL.

A — 15. PETITS BOLLANDISTES (les), Vies des Saints, *depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui*, par MGR GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX, septième et définitive édition, la seule complète, 17 volumes grand in-8o, 120 fr., net 90 fr. *franco* jusqu'à la gare la plus proche du destinataire.

La littérature chrétienne revendique à bon droit cette Vie des Saints. L'œuvre lui appartient et par le sujet et par la composition. Elle caractérisera, si ce n'est pas trop annoncer, le genre hagiographique moderne. Au bon vieux temps (hélas!

bien loin de nous), une Vie des Saints était un recueil de narrations bien simples, prises à de pieuses sources plus ou moins authentiques, et où le vrai et le faux s'alliaient naïvement pour la plus grande édification des fidèles. La critique commença à s'en mêler avec le progrès des études historiques. Elle toucha discrètement d'abord aux vieilles légendes, aux pieuses traditions ; elle compulsa les saintes archives, mais sans permettre à la curiosité des recherches, d'usurper sur la piété. Longtemps on s'en tint à cette mesure de critique qui combinait l'histoire avec la croyance populaire. L'histoire cependant finit par réclamer tous ses droits et il fallut se départir des pieuses licences des âges de foi. Ainsi s'est transformée d'âge en âge la Vie des Saints. Le Ribadeneira était bien charmant, dans notre vieux français, mais il demanderait trop à la crédulité du lecteur moderne. Lui-même d'ailleurs, n'avait-il pas remplacé la *Légende dorée* qui suffisait à la foi naïve de nos pères ? Comme l'œuvre de Jacques de Voragine, celle du jésuite espagnol, qui plaira toujours par les grâces de son vieux style et sa manière toute simple, a un peu passé de mode. Les temps sont changés. Au lieu de s'épanouir librement dans la foi des cloîtres, les « fleurs des Saints » doivent désormais germer sur le sol de la science.

La publication des Bollandistes marqua une époque nouvelle. Rosweyde avait compris ce que demandaient les besoins de l'Église et les exigences de l'esprit nouveau, qui, dans son engouement pour l'antiquité classique, se prenait à dédaigner les vieilles légendes des siècles chrétiens. Par zèle pour le culte des saints, il entreprit de renouveler l'hagiographie à l'aide des procédés de la science historique. Sur son plan s'éleva l'œuvre colossale de Bolland, d'Henschen, de Papebroch et de leurs successeurs. Tout ce qu'il y avait de meilleur dans les hagiographes des xv[e] et xvi[e] siècles, dans Wicelius entre autres, et surtout dans Lipomani et Surius, y entra. En même temps dom Ruinart publiait ses *Acta sincera*.

Depuis, toutes sortes de travaux, au nombre desquels il faut compter en premier lieu la *Vie des Saints* du P. Giry, sont venus féconder l'immense champ labouré par les savants jésuites. La matière était prête de nos jours, il ne restait qu'à en faire sortir une œuvre nouvelle en rapport avec l'état de l'hagiographie et l'esprit du temps.

Telle a été l'entreprise de M. l'abbé Guérin dans l'ouvrage qu'il publiait pour la première fois en 1858, sous le titre modeste de *Petits Bollandistes*. Dès le premier jour, l'opinion sanctionnait une œuvre considérable, et répondant si bien à l'attente du public chrétien, pour qui les autres Vies des Saints, soit qu'elles fussent incomplètes, soit qu'elles parussent ou trop sèches ou trop naïves, avaient presque toujours quelque défaut. C'était bien en effet le livre qu'il fallait. S'il n'existait pas, on dirait : Quelle excellente Vie des Saints on eût pu faire en prenant des Bollandistes le fond, de Baillet et de Godescard l'exactitude, de Giry l'onction et la méthode, de Ribadeneira le charme, et en corrigeant ici, en ajoutant là, en donnant à tout une nouvelle forme avec une nouvelle vie ! L'ouvrage de Mgr Guérin ne laisse vraiment plus de souhait à faire. Il a toutes les qualités qu'on lui eût voulues. Il plaît autant qu'il instruit, il édifie et il touche. C'est un ouvrage d'érudition et c'est aussi un livre de lecture ; le savant le consultera avec fruit, le prêtre y méditera, le père en fera le charme des veillées de famille.

Est-il encore besoin de le faire connaître à fond ? C'est déjà la septième édition. Le succès a marché avec la publicité. L'ouvrage est maintenant complet, définitif. L'auteur l'a revu à loisir, y ajoutant et corrigeant, selon le conseil de ses lecteurs. Non content d'avoir puisé, pour composer son ouvrage, à toutes les grandes sources d'information, il a consulté tous ceux qui par leurs travaux ou leur position étaient à même de lui fournir des renseignements nouveaux. Tout le travail contemporain, on peut le dire, a passé dans ce livre. Il résume la science hagiographique de l'époque.

Le plan de l'ouvrage est bien ordonné. A chaque jour de l'année sa fête, quand il y en a une, et ses principaux saints. En tête, la notice du martyrologe romain, avec le martyrologe de France et le martyrologe des ordres religieux, tous trois annotés et complétés d'après les travaux modernes. A la suite viennent les biographies plus ou moins étendues suivant le sujet, mais toujours complètes, des saints ou bienheureux les plus notables du jour, avec tous les renseignements particuliers à chacun d'eux, tels que l'iconographie du saint, l'état actuel de son culte, de ses reliques, l'indication des contrées et des corpora-

tions dont il est le patron ou des lieux de pèlerinage qui lui sont consacrés, enfin l'analyse de ses écrits.

Les vies des saints se déroulent, suivant l'ordre du calendrier, à travers les quatorze premiers volumes. Le quinzième est consacré aux vénérables et autres personnes mortes en odeur de sainteté dont le nom n'est pas écrit sur le martyrologe, mais dont la mémoire est en possession de la vénération publique. Les dernières notices ont trait aux martyrs de la Commune de 1871. Le seizième volume comprend, avec la vie de Notre-Seigneur et celle de la sainte Vierge, l'exposition des mystères qui se rapportent aux diverses époques de l'année ecclésiastique.

Tel est le cadre de cet ouvrage, véritable somme de la science hagiographique, qui laisse aux autres Vies de Saints leurs mérites particuliers, en les réunissant tous. Il est impossible qu'une critique sévère n'y relève pas, comme dans tout grand ouvrage, certains petits défauts et même des erreurs de détail ; c'est affaire au lecteur méticuleux de les découvrir. Jusqu'ici on a beaucoup plus loué les qualités du livre qu'on n'en a signalé les imperfections. Nous nous en tenons aux éloges décernés par les voix les plus autorisées. Le livre, d'ailleurs, parle de lui-même. Comment ne serait-il pas excellent ? L'auteur a pris aux autres ce qu'ils ont de meilleur, en y ajoutant du sien ce qui leur manquait. Sa méthode est celle de la science unie à la religion, son esprit est celui de l'Église, esprit de vérité et de foi. Quoi de mieux ? Il ne recule ni devant le miracle, ni devant la légende, comme ces écrivains qui semblent avoir peur du surnaturel dans l'histoire des Saints, mais il élague aussi les apocryphes, les traditions incertaines, les pieuses fables inutiles à la vraie piété. C'est en quoi sa « Fleur des Saints » participe à la fois de l'esprit des âges chrétiens et de la méthode scientifique du siècle. On a bien caractérisé l'œuvre de Mgr Guérin en disant qu'elle est pour l'édification ce que les *Acta Sanctorum* sont pour l'érudition ; mais il faut ajouter qu'ici l'édification, que l'auteur a eue principalement en vue, s'appuie toujours sur l'érudition.

Pour bon nombre de personnes, les *Petits Bollandistes* emprunteront une double valeur aux appendices et aux tables que l'auteur y a mis dans le dix-septième volume. C'est d'abord un

discours du P. Giry sur la *Vie des Saints* en forme d'épilogue, puis de courtes mais utiles dissertations sur le calendrier ecclésiastique et le martyrologe, enfin un traité de la canonisation des saints et une histoire abrégée de la science hagiographique, précieuse par les indications qu'elle donne d'ouvrages relatifs à la matière. Trois tables, la première chronologique, la seconde topographique, la troisième hagiographique, permettent de se retrouver facilement dans les dix-sept volumes. Mais ce qui ajoute un prix particulier à cette septième édition, c'est la table analytique, suivant l'ordre de l'alphabet, des matières de dogme, de morale, de droit canonique et autres traitées dans l'ouvrage, laquelle contient, en quelque sorte, toute la substance de la Vie des Saints. Cette table fournit aux fidèles un choix de sujets de méditation en action, aux catéchistes et aux prédicateurs des exemples pratiques, des traits édifiants et instructifs, des plans de sermons, des éléments de toute sorte pour la parole chrétienne. Elle n'embrasse pas moins de cent quatre-vingts pages de texte compacte. De nombreuses additions ont été faites à la table des éditions précédentes. Nous insistons sur le profit que les ecclésiastiques peuvent, il nous semble, tirer de celle-ci, qui est conçue sur un plan nouveau et très-amplement développée. Ce sera souvent pour le prêtre une heureuse manière de rajeunir et de féconder sa prédication que d'y adapter les leçons si variées et si intéressantes qu'offre la Vie des Saints. Comme la table a été faite par un prédicateur de profession, elle ne peut manquer de répondre à tous les besoins de la chaire.

Arthur Loth.

6. — 16. **RAISON ET L'AME (la), principes du spiritualisme**, par F. Magy, agrégé de philosophie.— 1 volume in-8° de xxvii-424 pages (1877).— Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel ; — prix : 6 fr.

Il y a environ dix ans, M. François Magy publiait un livre intitulé : De la Science et de la Nature, *Essai de philosophie première*. Dans cette savante dissertation de 320 pages, à laquelle on pouvait reprocher avec raison l'absence de divisions et de points de repère en une matière aussi abstraite, l'auteur, après avoir démontré que toutes nos idées scientifiques se ramènent aux notions de *Force* et d'*Étendue,* étudiait le grand problème

t-il? C'est qu'à la première contrariété morale, à la première peine de cœur, Désirée imite Risler, elle se réfugie dans le suicide. Et on appelle cela de la morale ! Et notez que Risler et Désirée sont (sauf Mme Fromont) les deux personnages les plus honnêtes et les plus sympathiques du livre !

Sans doute il n'y a pas, de la part de l'écrivain, intention immorale. Il ne s'est pas dit : « Je vais écrire des horreurs systé- » matiquement ». Mais il y a immoralité de fait. L'auteur appartient à l'école de l'art pour l'art, et, dans cette école, la description est tout, le reste n'est rien. Pas un mot de Dieu dans *Fromont jeune et Risler aîné*. Je me trompe, M. Daudet parle de Dieu une seule fois, à propos du suicide de Désirée Dolabelle. Voici avec quelles restrictions : « Qu'est-ce qui aurait donc pu » soutenir Désirée? Dieu? Ce qu'on appelle le Ciel? Elle n'y » songea même pas. A Paris, surtout dans les quartiers ouvriers. » les maisons sont trop hautes, les rues trop étroites, l'air » trop troublé pour qu'on aperçoive le Ciel. Il se perd dans la » fumée des fabriques et le brouillard qui monte des toits hu- » mides ; et puis, la vie est tellement dure pour la plupart de » ces gens-là, que si l'idée d'une Providence se mêlait à leurs » misères, ce serait pour lui montrer le poing et la maudire. » Voilà pourquoi il y a tant de suicides à Paris. Ce peuple qui » ne sait pas prier est prêt à mourir à toute heure. La mort se » montre à lui au fond de toutes ses souffrances, la mort qui » délivre et qui console (p. 241). » Ce tableau est relativement vrai ; mais il fallait profiter de la circonstance pour mettre le Paris qui ne prie pas en parallèle avec le Paris qui croit et qui prie. On eût vu la différence, et l'auteur eût évité une conclusion aussi matérialiste que désespérante.

Revenons au roman lui-même. M. Alphonse Daudet était parfaitement libre de donner Sidonie Chèbe comme un monstre. C'est par le contraste que la vertu brille. Seulement, en pareil cas, la véritable esthétique, celle qui se réclame des principes supérieurs et éternels, exigeait au moins quelques mots d'indignation contre l'ignominieuse conduite de Mme Risler. Ces mots, on les cherche en vain dans l'ouvrage. Et puis, quand on a la prétention d'écrire un ouvrage moral, il nous semble que l'on ne devrait pas se complaire dans certaines descriptions. Or, M. Alphonse Daudet appuie précisément là où il faudrait glisser. Indiquons

comme passages on ne peut plus libres, le tableau du repas des noces de Sidonie, au Palais-Royal ; une scène d'adultère dans une charmille, écrite dans un style aussi décolleté que troublant et passionné ; les plaisanteries grivoises du vieux Gardinois, une sorte de paysan du Danube; les conversations débraillées du père Chèbe et de Dolabelle; les agissements équivoques d'une certaine Mme Dobson, qui joue un rôle d'entremetteuse ; la narration complaisante des débordements de Mme Risler. Évidemment, le rapporteur de l'Académie n'a pas lu les pages en question. Il y a dans ces pages un genre de corruption qui ne s'impose pas, mais qui s'insinue, qui trouble l'imagination et les sens par une sorte de connivence inconsciente avec nos convoitises et nos faiblesses, familiarisant le lecteur avec le mal et rendant le mal aimable. A ce point de vue, nous concluons que le roman de M. Alphonse Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, ne méritait pas les palmes académiques. Loin d'être utile aux mœurs, ce roman peut être rangé dans la catégorie des livres dangereux et malsains. Il ne faudrait pas que l'Académie eût souvent des distractions semblables pour voir son autorité disparaître complétement dans je ne sais quel énervant syncrétisme.

F. B.

4. 5.— 44. **HISTOIRE VRAIE DU CONCILE DU VATICAN** (L'), par le cardinal MANNING, archevêque de Westminster, traduit de l'anglais avec l'autorisation spéciale de Son Éminence, par C. NOTHOMB.— 1 volume petit in-4° de 136 pages. — Paris, B. Baltenweck, éditeur ; — prix : 3 fr. 50.

CONCILE ŒCUMÉNIQUE DU VATICAN, son histoire, ses décisions en latin et en français, avec tous les documents relatifs à ses délibérations, par Mgr P. GUÉRIN, camérier de S. S. Pie IX. — Du 29 juin 1868 au 20 octobre 1870 — Nouvelle édition. — 1 volume petit in-4° de 137 pages. — Bar-le-Duc, typographie des Célestins ; — prix : 2 fr. 50.

Peu de siècles ont vu des événements d'une importance plus grande et d'une portée plus étendue dans les conséquences que le siècle incrédule où nous vivons.

Le concile œcuménique du Vatican ne comptera pas parmi les moins considérables. Il a eu déjà de nombreux historiens, mais presque tous aussi partiaux qu'hostiles. L'intention de

l'archevêque de Westminster est de rétablir la vérité et « de raconter l'histoire du concile, simplement et sans controverse, d'après les sources authentiques » (p. 2).

Il a été parlé dans cette revue du concile du Vatican, nous ne suivrons donc Mgr Manning que dans les particularités de son récit.

Une histoire monumentale se prépare à Florence ; nos lecteurs l'ont appris par un remarquable article de Mgr Justin Fèvre sur le travail de Mgr Fessler, secrétaire du concile.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en langue toscane. Le cardinal Manning célèbre la simplicité et la pureté transparente du style de M. Eugenio Cecconi. « Le volume de l'archevêque de Florence embrasse la période comprise depuis la conception de la convocation d'un synode œcuménique jusqu'à la clôture des actes préparatoires à ses travaux (p. 2). » Pour cette première période, Mgr Manning suit pas à pas l'archevêque de Florence.

Nous nous souvenons d'avoir lu ces pages dans la *Revue générale* où elles ont paru en articles après avoir été publiées dans le XIXe *Siècle de Londres* (*The Nineteenth Century*). Nous y avons appris que, dès 1864, Pie IX avait manifesté le désir de convoquer un concile œcuménique, et que, dès cette époque, les cardinaux avaient été appelés sous le sceau du secret, à donner leur avis sur cette convocation et sur les sujets qui devraient être traités par un semblable concile.

L'archevêque de Florence a analysé les documents fournis par les cardinaux ; Mgr Manning les analyse après lui. Les cardinaux émirent l'avis que le remède d'un concile œcuménique était nécessaire, quelles que fussent les difficultés que rencontrerait sa réunion.

Pie IX ne décida point cependant la convocation ; il institua une commission de cardinaux pour examiner plus longuement la question. La commission conclut comme le Sacré-Collége. Nous ne pouvons entrer dans les détails de sa consultation.

La commission de direction fut alors formellement instituée. Plus tard il lui fut adjoint des théologiens et des canonistes choisis dans Rome et dans toutes les autres nations. On sait le reste.

Cette histoire de la conception du concile était nouvelle pour nous. Elle fait l'objet du premier article de Mgr Manning. Dans

un deuxième, il donne l'historique des travaux préparatoires au synode et là encore il prend pour guide l'archevêque de Florence.

Le récit de Mgr Cecconi s'arrête à la réunion du concile. Force est à l'archevêque de Westminster de recourir à d'autres sources. Mgr Fessler les lui fournit avec « un petit livre que l'on peut appeler, dit-il, le journal du concile » (p. 53). Le cardinal traduit ou commente l'évêque de Saint-Hippolyte dans trois articles dont le premier est spécialement consacré à l'infaillibilité.

Parvenu aux dernières pages de cet exposé, l'éminent prélat ajoute quelques mots sur les conséquences vraies ou supposées du concile. Ni la guerre franco-prussienne, ni les persécutions d'État, ni le schisme vieux-catholique n'ont leur cause et leur origine dans le concile du Vatican. Pour le premier point, qui soutiendrait sérieusement le contraire ? Quant à l'étrange amalgame qui s'est formé en Allemagne, à l'aide d'éléments rationalistes, protestants, orientaux et jansénistes, dont profite une poignée de faux catholiques, il n'a pas été la conséquence du concile du Vatican, pas plus que les schismes arrivés après les conciles de Nicée, d'Éphèse, de Chalcédoine et de Trente n'ont été le résultat de ces conciles.

La doctrine de Mgr Manning est au-dessus de notre critique. Il a puisé aux sources les plus authentiques, il parle avec l'autorité d'un Père connu pour son dévouement au siége apostolique, pour son érudition, pour son immense talent : son histoire est donc sûre, indiscutable.

Elle est écrite avec précision, noblesse et fermeté. Mgr Manning parle de haut et grandement; mais, pour être complétement dans le vrai, nous avouerons que, soit vice de la traduction, soit génie de la langue anglaise ou imperfection de l'original, la phrase n'a pas cette souplesse, cette libre allure qui plaisent tant au lecteur français. On dirait qu'elle traîne après elle toute la majesté de la pourpre romaine. Le soin que le traducteur a pris de rendre sa traduction tout à fait littérale la rend obscure et souvent peu française. L'ouvrage n'en est pas moins un ample et exact exposé des travaux du concile.

Celui de Mgr Paul Guérin est de beaucoup antérieur à l'histoire de l'archevêque de Westminster. Nous ne saurions louer

avec discrétion le travail de notre savant directeur ; nous ne ferons qu'en donner la substance et en faire l'analyse.

Mgr P. Guérin avait publié déjà une remarquable histoire des conciles, il devait à ses lecteurs, il se devait à lui-même de la tenir complète. Venu l'un des premiers, il a laissé à d'autres la critique et les déductions ; il s'est contenté d'être annaliste et de présenter un tableau fidèle de la grande assemblée. Son livre est avant tout utile et pratique.

Mgr Guérin commence par un tableau comparatif de tous les conciles œcuméniques et un tableau des Pères qui ont siégé au Vatican. Le récit débute par la bulle d'indiction et de convocation ; Mgr P. Guérin expose d'abord les faits, décrit les choses et donne le texte de la bulle avec la traduction. Il procède ainsi jusqu'à la fin. Outre le texte latin, accompagné de la traduction française de toutes les décisions du concile et de toutes les pièces officielles qui s'y rapportent, cet ouvrage contient encore les documents qui ont trait aux discussions, aux délibérations du concile.

Chaque sujet, chaque article est d'ailleurs précédé d'un titre qui en donne une idée préalable et sommaire, de sorte que cet ouvrage est à la fois un journal et une sorte de code, un manuel complet du concile. Exécuté sur le même format que les trois volumes des *Conciles généraux et particuliers* du même auteur, il en est la suite naturelle et le nécessaire complément. Les deux éditions successives qu'il a eues en quelques années prouvent la faveur qu'il a obtenue du public religieux et savant.

VICTOR HUGUENOT.

4.6.— **45. LIVRE DE JOSUÉ (Le)**, *Introduction critique et commentaires*, par M. l'abbé CLAIR, prêtre du diocèse d'Autun, traduction française par M. l'abbé BAYLE ; 1 vol. grand in-8° 135 pages ; Paris, Lethielleux (1877); — prix : 2 fr. 70.

La publication que M. Lethielleux a entreprise sur la sainte Écriture n'est pas l'œuvre d'un jour, ni même d'une année ; il a voulu élever, à la gloire de nos livres sacrés, un monument solide et durable, et l'on conçoit qu'il n'y épargne point le temps.

Enfin les travailleurs se pressent, et les *Épitres catholiques*, l'*Apocalypse*, l'*Ecclésiaste*, les *Livres de Josué* et *des Juges* ont

successivement vu le jour. C'est uniquement du *Livre de Josué* que nous avons à nous occuper ici. Nos lecteurs savent que dans cet écrit sont racontés les événements qui se succédèrent de la mort de Moïse à celle de Josué.

Josué n'est point un législateur comme Moïse, un prophète comme Samuel ou Isaïe, c'est avant tout un historien exact, un annaliste scrupuleux, et il aurait pu donner pour épigraphe à son livre : « C'est ce que j'ai vu » ou plutôt « C'est ce que j'ai fait. » Ce caractère de simplicité et de vérité se retrouve si bien dans toute son œuvre, que les rationalistes les plus audacieux n'osent en contester la valeur historique, et rejettent seulement les miracles, en vertu de leur axiome fameux : « le surnaturel ne peut faire partie de l'histoire ».

Ils admettent volontiers que Josué est un témoin fidèle, lorsqu'il raconte la conquête du pays de Chanaan par les Hébreux, ou qu'il marque les limites assignées aux douze tribus ; mais ils cessent de le suivre dès qu'il s'agit du passage du Jourdain, de la prise de Jéricho, de l'ordre donné au soleil, en un mot chaque fois qu'ils voient la main de Dieu soutenant ou secourant son peuple.

Nous aurions le droit de ne point discuter des attaques sans cesse renouvelées au nom d'un principe qu'on se garde bien de prouver ; mais M. Clair a fait mieux encore, il y a répondu. Dans l'*Examen des principales difficultés*, il a combattu les objections qu'à la suite des déistes du dernier siècle, nos rationalistes modernes adressent au livre de Josué. On se convaincra facilement, en lisant M. Clair, que l'auteur inspiré, lorsqu'il parle du soleil qui s'arrête, n'est pas plus en contradiction avec les lois astronomiques que l'*Annuaire du bureau des longitudes*, en indiquant, pour chaque jour, l'heure du lever et du coucher de cet astre. L'un et l'autre se conforment à la manière ordinaire de parler.

Quant à l'extermination des Chananéens, l'auteur montre que Dieu, auteur et dispensateur de la vie, en est toujours le maître, et qu'il eut alors de graves et hautes raisons d'agir avec une telle sévérité. Ces deux dissertations sont bonnes ; celle qui traite de la fuite des Chananéens est peut-être trop courte ; l'auteur aurait utilement analysé l'excellent mémoire du P. Verdière, qu'il ne suffisait pas d'indiquer en note.

Le plus difficile travail du commentateur était la partie géographique. Les villes occupées successivement par les Hébreux dans leur marche victorieuse à travers la Terre promise, leurs divers campements, les capitales des rois qu'ils eurent à combattre, le territoire assigné à chaque tribu, les limites et les villes de ce territoire, les cités lévitiques, celles de refuge devaient être retrouvés et identifiés, s'il est possible, avec les localités actuelles. C'est en effet le seul moyen de se rendre un compte exact de la disposition des lieux et de l'établissement d'Israël. Nous savons tout ce que la recherche des villes anciennes a coûté de travail à M. Clair ; il a fait une œuvre véritablement utile. Il a su mettre à profit les récentes découvertes des explorateurs de la Terre-Sainte et surtout le remarquable ouvrage de M. Guérin sur la Palestine. Il n'a pas oublié non plus les sérieuses études des exégètes allemands ; il a rendu ainsi attrayante l'interminable nomenclature des villes et des bourgades qui remplit la seconde partie du *Livre de Josué*.

Mais, pour tirer quelque profit de cette lecture, il est nécessaire d'avoir sous les yeux une carte exacte et détaillée de la Palestine.

Le bel atlas de l'abbé Ancessi — qui a été annoncé ici-même — répond parfaitement à ce besoin ; les cartes VIII et XX seront particulièrement utiles. Il eût été à propos que, sur une même carte, les noms anciens eussent été rapprochés des noms nouveaux, comme dans la carte allemande de Kiepert ; les recherches en seraient fort simplifiées.

D. Le Hir.

46. **LETTRES de Mademoiselle de Lespinasse,** *précédées d'une notice biographique et littéraire*, par M. Eugène Asse. — 1 volume in-12 de LXIX-409 pages (1877), chez Charpentier ; — prix : 3 fr.

LA FRANCE SOUS LOUIS XVI. — Turgot, par Alphonse Jobez. 1 volume in-8° de 556 pages (1877), chez Didier ; — prix : 6 fr.

LE FILS DE LOUIS XV. — Louis Dauphin de France, par M. Emmanuel de Broglie. — 1 volume in-12 de 341 pages (1877), chez Plon ; — prix : 3 fr.

Deux raisons ramènent sans cesse l'esprit à l'étude du dix-huitième siècle. Ce siècle fatal fut le père du nôtre. Il montra tout l'esprit, toute l'élégance, toutes les séductions de notre race. Les littérateurs ne se lasseront jamais d'admirer et de

goûter les charmes périlleux des philosophes ; les économistes, les hommes d'État qui demandent le succès aux passions populaires iront toujours puiser, dans les livres, les actes et les mœurs de cette époque, les armes les plus redoutables de leur combat. Non, la nation française n'a pas eu de siècle plus étrange. Les fleurs abondent comme en aucun autre temps : ce sont les fleurs du sacrifice, et la société qui les porte marche avec une effrayante rapidité vers le lieu de l'expiation. Partout, dans la noblesse, dans le clergé, dans la bourgeoisie et parfois jusque dans le peuple, le rire et la joie éclatent bruyamment et défient la misère croissante, les menaces chaque jour plus terribles, le désordre qui chaque année s'empare d'une institution nouvelle! Cette contradiction entre la réalité et l'apparence surprenait les contemporains ; l'événement nous a épargné la surprise. La gaieté qui remplit le dix-huitième siècle est l'étourdissement d'un peuple qui se sent entraîné aux abîmes et qui, près de mourir, ne veut pas entrevoir les affres de la mort, ne voulant sentir que le bonheur de vivre.

Mlle de Lespinasse fut, dans le dix-huitième siècle, l'une des femmes les plus influentes. Vraie déesse, les enchantements de son esprit lui avaient formé une cour brillante. Là, se rencontraient, dans une admiration commune, d'Alembert, Diderot, Condorcet, le président Hénault, l'abbé Morelet, Loménie de Brienne, Grimm ; là, se travaillaient l'ironie, la folle médisance, la calomnie contre les religions révélées et les institutions politiques ; là, se préparait, avant tout, la fortune des littérateurs et des académiciens. Le rôle que joua pendant vingt ans le salon de Mlle de Lespinasse domine celui des autres salons par son importance, comme les charmes qu'on y goûtait les surpassaient par leur variété et leur vivacité. Les étrangers ne croyaient pas avoir connu Paris s'ils n'avaient pas été présentés dans cette prestigieuse réunion. Et pourtant qu'était-ce que cette Mlle de Lespinasse qui avait réuni tant d'adorateurs! Elle avait de l'esprit, du charme, de l'enchantement ; avait-elle de la dignité, de l'honneur, de la vertu! Oublions sa naissance illégitime. Sa vie fut toute entière abandonnée à la passion. « En adorant le calme de la raison, disait-elle, j'existe à peine. » Il fallait à son tempérament et à son intelligence des excitations perpétuelles et de folles aventures. Amie de d'Alembert, elle trahit bientôt son

Sainte, à l'ombre du trône pontifical. Or, à Paris, on avait exigé de lui sa démission d'archevêque, on l'avait jugé et condamné, violant en sa personne les immunités ecclésiastiques. Comment concilier, dans une lutte de récriminations mutuelles, les droits de l'Église et ceux de l'État? Mazarin chargea Lionne (1656), de résoudre à Rome ce problème. M. Valfrey décrit minutieusement cet écheveau diplomatique sans cesse embrouillé par des prétentions gallicanes, d'une part, et de l'autre par une temporisation trop favorable peut-être à l'intrigant et si peu honorable prélat. A tout prendre, Innocent X avait pour lui la justice.

Un archevêque était en cause; il appartenait d'abord à un tribunal ecclésiastique de le juger. Avant que le procès fût instruit, Retz, que le Pape avait fait cardinal, gardait légitimement sa dignité d'archevêque; seulement, un suffragant pouvait, d'un commun accord entre Rome et Paris, remplacer le prélat; Innocent X se prêtait volontiers à cette conciliation, mais sa juste défiance exigeait, sur ce point, une promesse d'adhésion signée par les ministres et le Parlement.

Là fut la cause de l'échec. Lionne fut rappelé sans avoir vu, malgré son habileté, la complète réussite de ses initiatives. Cette fois encore, M. Valfrey se montre, sans passion cependant et sans parti pris, plus français que romain. Il croit trop facilement aux complaisances d'Innocent X pour l'ancien factieux, et il ne voit pas que le droit du Pape, et aussi son devoir, c'était de soutenir avec constance les immunités de l'Église, c'était aussi d'avoir des garanties contre l'inconstance ou l'hostilité du Parlement et du Cabinet.

Cette critique n'enlève rien à l'importance d'une étude consciencieuse, instructive et attachante.

M. Valfrey flatte un peu Lionne; il passe sous silence les indélicatesses du protégé de Servien dans les négociations du traité de Westphalie, et ses jugements diplomatiques manquent parfois d'élévation et d'ampleur. Néanmoins, il a fait un remarquable livre. Désormais, il ne sera plus possible d'apprécier, sans l'avoir lu, la diplomatie du grand roi et du grand règne.

Georges Gandy.

3. 5. — **77. ERREURS ET MENSONGES HISTORIQUES**, par M. Ch. BARTHÉLEMY, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome. — *Huitième série.* — 1 volume in-12 de XVI-283 pages (1877), chez Blériot ; — prix : 2 fr.

Il y a quinze ans, M. Barthélemy publiait la *Première série* de cet ouvrage, où il faisait justice de quelques-uns des sophismes historiques les plus répandus, tels que les contes absurdes sur la *Papesse Jeanne*, l'*Usurpation de Hugues Capet*, l'*Inquisition*, *Galilée*, *la Saint-Barthélemy*, etc., etc.... Ce premier volume, à peine publié, avait été honoré d'un Bref élogieux de Pie IX, encourageant ces réfutations substantielles mises à la portée de tous.

Depuis 1863, de nombreux volumes ont suivi et voici le huitième. Durant cette période de quinze ans, que Tacite appellerait *grande mortalis ævi spatium*, M. Barthélemy a examiné bien des questions dénaturées par la mauvaise foi et propres à tromper les ignorants ; citons-en quelques-unes au hasard : *Les crimes de sainte Clotilde*, — *Savonarole*, — *les Borgia*, — *l'Arquebuse de Charles IX*, — *la Révocation de l'Édit de Nantes*, — *Tartufe*, — *Calas*, — *l'Émigration*, — *Louis XVIII et les fourgons de l'étranger*, et cinquante autres questions non moins utiles à notre époque.

Dans le nouveau volume qui vient de paraître, l'auteur poursuit sa tâche, qui, hélas ! n'est pas encore épuisée, grâce à la perpétuelle conjuration de certaines écoles d'historiens contre la vérité.

Cette huitième série s'ouvre par une étude sur *les Droits de l'homme au moyen âge*, qui forme comme le complément (ou plutôt la préface) d'une dissertation insérée dans la précédente série sous ce titre : *L'Ancienne royauté fut-elle l'absolutisme ?* Problème éternellement posé et victorieusement résolu dans ces deux études de M. Barthélemy, s'appuyant sur l'autorité peu suspecte de M. Guizot, et plus particulièrement sur celle de M. Guérard, l'un de nos savants qui ont le mieux étudié et connu le moyen âge et le mieux compris le grand rôle de l'Église dans la revendication des droits de l'homme.

Dans la dernière des dix études renfermées dans ce volume, l'auteur, voulant faire bonne justice des inventions de nos romanciers et de nos librettistes, s'est proposé d'étudier la réalité,

les proportions et l'avortement de la coupable conspiration de Cinq-Mars, dont le résultat, sans la patriotique énergie de Richelieu, devait être de livrer la France à l'étranger.

Entre ces deux dissertations, M. Barthélemy nous en donne d'autres, qui ont chacune leur mérite et leur intérêt. C'est d'abord *Fortunat*, si odieusement caricaturé par MM. Guizot et Augustin Thierry, et dont M. Barthélemy résume la réhabilitation d'après les travaux du savant abbé Gorini. — C'est encore *Charlemagne*, que Voltaire et plusieurs après lui ont accusé de ne savoir pas écrire. (Cette dissertation est une sorte de préface indispensable à l'éclaircissement de la question de savoir si les nobles au moyen âge savaient écrire, et s'ils se glorifiaient, comme on l'a avancé sans preuve, de leur ignorance à cet égard.) — L'héroïsme historique d'*Eustache de Saint-Pierre* est défendu, avec Froissard, contre la partialité des jugements de Hume et de quelques autres historiens, s'efforçant d'innocenter Édouard III de sa conduite barbare envers les bourgeois de Calais. — M. Barthélemy réfute Sismondi et Alexandre Dumas, dont les récits fantaisistes (basés sur le chroniqueur L'Estoile, qui puisait aux sources les plus décriées,) font mourir *Jeanne d'Albret* empoisonnée par des gants parfumés dont Catherine de Médicis lui avait fait cadeau. — C'est encore contre L'Estoile (dont-il faut se méfier pour l'histoire du XVIe siècle comme de Saint-Simon pour l'histoire du siècle suivant), que l'auteur de notre livre s'inscrit en faux à propos de la mort de *Charles IX*.

Enfin, deux études roulent sur le dernier siècle : l'une tend à venger *Fontenelle* du reproche de dureté, d'apathie et d'égoïsme, en réduisant à néant l'autorité d'une anecdote des plus malveillantes, qui n'a même pas pour elle la vraisemblance la plus rudimentaire. — L'autre étude, plus importante, fait justice du roman et du panégyrique qui n'ont pas rougi de se produire sur les folles et coupables conceptions de *Law*, son système financier et sa banqueroute. Après avoir brièvement exposé, d'après M. Louis Blanc, le *roman* du système, M. Barthélemy en écrit l'*histoire* avec les documents mêmes et les témoignagnes des contemporains. Le *Mercure de France*, les *Mémoires* de Duclos et de Saint-Simon, le journal manuscrit de Buvat, et les études spéciales publiées sur *Law* par Duhautchamps, Daire, Levas-

seur et P. Clément, sont les éléments principaux qui aident notre auteur à dérouler nettement et substantiellement, dans une centaine de pages, non-seulement les débuts audacieux, la faveur frénétique et les affreux désastres de l'utopie financière de Law, mais encore le mécanisme et les ressorts de cette caverne d'agioteurs de la rue Quincampoix.

Comme les volumes précédents, cette huitième série comble plusieurs lacunes et redresse bien des erreurs : aussi, en recommandons-nous la lecture, particulièrement aux jeunes gens et aux personnes du monde.

J. Tolra de Bordas.

4. 5. — **78. ÉTUDE SUR LES PLAIDOYERS D'ISÉE.** — Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris, par M. Léon Moy. — 1 volume in-8° de 268 pages, chez Ernest Thorin ; — prix : 6 fr.

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes qui pensent. . . . Le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait plus que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes. » Cette plainte que La Bruyère laisse échapper au commencement de son livre des *Caractères*, a dû se présenter à l'esprit de M. Léon Moy lorsqu'il s'est frappé le front pour trouver un sujet de thèse. Il s'est résigné à glaner et il a rencontré Isée, l'un des dix orateurs attiques, ce qui est encore un assez bel épi. Il n'y avait rien à découvrir sur Isée et M. Léon Moy n'a rien dit de nouveau, mais il a confirmé amplement, avec pièces à l'appui, tout ce qu'on connaissait déjà, savoir : qu'il fut disciple de Lysias et d'Isocrate et maître de Démosthènes ; qu'il excellait dans l'art de présenter les preuves ; qu'il ne prit aucune part aux affaires politiques, employa tout son temps à donner des leçons d'éloquence et à composer des discours pour les autres ; qu'il s'étudiait à imiter Lysias, mais qu'il le surpassa par la dignité, l'énergie et la perfection châtiée de son style, sans pouvoir égaler son élégante simplicité ; que ses plaidoyers, au nombre de onze, sont pleins de précieux documents sur le droit de succession chez les Athéniens.

M. Léon Moy étudie le talent d'Isée sous les neuf différentes faces, de l'invention, des lieux communs, de la disposition, de l'exorde, de la narration et de l'argumentation, des témoignages et des lois, de la péroraison, des mœurs et du pathétique, enfin

qui avait eu lieu l'année précédente, qu'on jouerait des proverbes quand on se trouverait réuni de nouveau, et même qu'on y lirait quelques nouvelles (p. 5). » On joua quatre proverbes, on lut deux nouvelles : et telle est la matière du recueil publié par M. de l'Aunay Overney.

Or, cet air de connaissance, qui nous a frappé tout d'abord, ne faisait naître dans notre esprit aucune prédisposition défavorable. Nous sommes loin de dédaigner les compositions de médiocre étendue, présentées sans bruit et sans effort pour flatter le goût du jour. On rencontre quelquefois, dans une simple bluette, plus de pensées et plus de charme que dans les nombreuses pages d'un roman à grand fracas. Quand même il serait permis de laisser à part la question morale pour n'envisager que l'aspect littéraire, M. Octave Feuillet n'aura-t-il pas plus à se louer, en définitive, d'être l'auteur du *Village* et de *la Fée*, que de *Monsieur de Camors* et de *Julia de Trécœur ?*

Nous ne nous plaindrons pas que *les Soirées du Château de Kérilis* aient absolument déçu notre bon vouloir ; mais nous ne saurions dire non plus qu'elles répondent à ce que nous nous flattions d'y trouver. Si les bluettes en question n'exigent nullement du nouveau à tout prix, elles ne peuvent se passer de la distinction — qui n'est pas du tout la même chose que la nouveauté. Ceux qui confondraient l'une et l'autre, en littérature, tomberaient dans une erreur analogue à celles des femmes qui croient avoir une mise extrêmement distinguée, moyennant le choix de couleurs et de formes dont personne ne s'est encore revêtu. Ce n'est pas là ce qui donnera l'harmonie aux couleurs, la grâce et la décence aux formes, — sans quoi il n'y a que vulgarité.

Donc, nous ne cherchions pas de *neuf*, sous ce titre un peu vieilli : mais nous espérions du *distingué* ; notre regret est de ne l'avoir pas rencontré. Peut-être a-t-on soupçonné cette déception, par les quelques lignes de la préface que nous avons citées. Il y avait une autre manière et un autre style pour présenter des « soirées » et pour les faire agréer par les esprits délicats.

Quant aux sentiments, on ne peut les blâmer : l'auteur parle en bons termes de la protection de Dieu (p. 312), de la mort chrétienne des pauvres Bretons (p. 302), de Castelfidardo et de

ses martyrs (p. 186, 194, 195) etc., etc. Mais, s'il se rencontre des paroles chrétiennes, la pensée chrétienne ne pénètre pas, n'imbibe pas ces pages, s'il est permis de parler ainsi. Et, pour peu qu'elles soient destinées à la jeunesse — ce que nous ignorons — il est très-fâcheux de voir les parents jouer dans les affaires de leurs enfants, un rôle ridicule, imprudent, qui a vraiment tout l'air d'obliger ces enfants à se tirer eux-mêmes des dites affaires... On entend assez qu'il s'agit des affaires de cœur et d'établissement. Il suffira de citer les personnages de Mme Dervieux, dans le Proverbe *A brebis tondue Dieu mesure le vent* (p. 3), de Mme veuve Thompson dans *le Secret de Marthe* (p. 139), de M. de Keryvon dans *Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre* (p. 197). Gertrude et Marguerite, du Proverbe l'*Esprit qu'on veut avoir gâte l'esprit qu'on a* (p. 357). — Gertrude et Marguerite sont orphelines : mais il a fallu, pour remplir ce même rôle de l'imprudence et du ridicule, leur donner une vieille tante chanoinesse, qui les a élevées : Mme de Kerrafiné.

En résumé, il nous semble qu'on se tromperait également, en disant grand bien ou grand mal de ce livre. Si c'est un début, il peut donner de l'espoir. Mais si l'auteur est déjà engagé dans sa voie, nous ne croyons pas qu'il lui suffise de la suivre sans rectification.

DOMINIQUE MONTHULÉ.

f. — **88. SYLLABUS PONTIFICAL (Le) ou réfutation des erreurs qui y sont condamnées**, par M. l'abbé LÉONARD FALCONI, bénéficier du Vatican, traduit de l'italien avec l'autorisation des éditeurs, par E.-J. MATERNE, curé de Flostoy, traducteur des œuvres du cardinal Bartolini, 3e édition, revue, corrigée, augmentée. — 1 volume in-12 de 389 pages (1876), chez Palmé ; prix : 3 fr.

f. — **89. SYLLABUS (Le), base de l'union catholique**, par le R. P. PETITALOT, de la Société de Marie. — 1 volume in-12 de xv-266 pages (1877), chez Bray; — prix : 3 francs.

« Il n'y a pas, écrivait Donoso Cortès, une des erreurs contemporaines qui n'aboutisse à une hérésie, et il n'est pas une hérésie contemporaine qui n'aboutisse à une autre, depuis longtemps condamnée par l'Église. Je ne veux pas dire par là que ce qui a été condamné une fois ne doit pas l'être de nouveau. Je dis seulement qu'une condamnation *spéciale*, analogue à la

transformation *spéciale* par laquelle passent sous nos yeux les anciennes erreurs dans le siècle présent, *me paraît de tout point nécessaire* [1]. »

Cette condamnation nécessaire était, en même temps, très-difficile. Notre siècle, en effet, n'a pas la négation tranchée du XVIIIe siècle et sa haine vivace, il a un goût pour les rêves et se complaît dans les illusions, pourvu qu'elles soient dorées ; il aime à planer magnifiquement au-dessus de tous les dogmes, les contemplant de haut avec une curiosité dédaigneuse, ne se prononçant ni pour ni contre, se drapant dans une soi-disant philosophique impartialité qui lui permet de tout voir, de tout écouter, de tout dire et de ne rien conclure.

Le Pape Pie IX s'inspirant de la bulle *Auctorem fidei*, accomplit cette grande tâche de la condamnation de toutes les erreurs contemporaines, en 1864, par le *Syllabus*. Par un seul acte dont chaque proposition est un coup de massue, l'immortel Pontife saisissait, dans les brouillards du siècle, l'erreur flottante, l'amenait à précision scolastique et l'abattait à ses pieds. Pendant que les enfants des ténèbres, endormis d'un lourd sommeil, s'encensaient dans leurs rêves, sans se demander s'il n'y avait pas quelque autre à adorer, le Veilleur d'Israël dénonçait la coalition ennemie et la terrassait. On connaît assez l'éclat de la condamnation pontificale ; on n'a pas oublié les tempêtes qu'elle souleva dans les chancelleries diplomatiques, dans les académies et dans les bouges. Mais la tempête est tombée, le *Syllabus* régit, sans conteste, le monde orthodoxe.

A cause de sa brièveté, toutefois, le *Syllabus* appelait un commentaire ; l'Église n'en avait pas besoin, puisque son chef en référait, par cette condamnation collective, à tous les actes de son pontificat ; mais, pour le monde, une explication authentique était indispensable, non-seulement à cause de la commune ignorance, mais encore parce que des condamnations doctrinales se doivent prendre au pied de la lettre. Le *Journal des Débats*, la fleur des pois universitaires, dans une simple traduction du *Syllabus*, avait fait, sur quatre-vingts propositions, soixante-quinze contre-sens ; on peut croire que si, au lieu d'une traduction, il avait dû offrir un commentaire, il aurait donné

---

(1). ŒUVRES COMPLÈTES. t. II, p. 213. *Lettre au cardinal Fornari.*

quatre-vingts contre-bon-sens. Admettre que l'Église est souverainement raisonnable, puisqu'elle est l'incarnation de la raison divine, cela n'entre pas dans ces fiers esprits; et, pour prouver le contraire, ils ferment les yeux, déraisonnent passionnément et dégoisent tout à leur aise. On dirait que, dans leur guerre furieuse contre le Saint-Siége, ils ont pour devise : « *Si non è vero, è ben trovato:* si ce n'est pas vrai, au moins » c'est bien trouvé. »

Non, cela n'est pas vrai, et cela ne mérite pas un brevet d'invention. Nos apologistes l'ont, dès longtemps, prouvé et le prouvent encore tous les jours, dans toutes les sphères de la science qu'explore la pensée contemporaine. Enfin l'apologie était nécessaire pour le *Syllabus*, non-seulement à cause du sens très-précis qu'il y faut attacher et des préjugés sans nombre que favorise une grossière ignorance, mais parce que de prétendus interprètes, dans une adresse aux évêques, sous le titre : l'*Encyclique et la liberté*, en avaient donné un commentaire qui faussait complétement la doctrine pontificale. Or, sans parler des vulgarisateurs, dont il faut honorer l'humble mérite, le *Syllabus* a été, depuis 1864, l'objet de cinq différents commentaires.

1° *La Doctrine de l'Encyclique du* 8 *décembre* 1864, *conforme à l'enseignement catholique*, par l'abbé Peltier, chanoine honoraire de Reims, 1 vol. in-8°, de VIII-341 pages, chez Poussielgue ;

2° L'*Encyclique du* 8 *décembre* 1865 *et les principes de* 89 ou l'*Église*, l'*État* et la *Liberté*, par Émile Keller, ancien député, 1 vol. in-8° de 442 pages, chez Poussielgue ;

3° *Le Syllabus et les plaies de la société moderne*, ouvrage posthume de Mgr Laforêt, recteur magnifique de l'Université de Louvain, 1 vol. in-12 de XII-247 pages, chez Palmé ;

4° et 5° Les deux ouvrages inscrits en tête de cet article et dont nous devons rendre compte.

Le *Syllabus pontifical*, de l'abbé Falconi, est consacré à la réfutation des erreurs. Pour atteindre ce but, l'auteur prend, l'une après l'autre, les propositions du *Syllabus* et en donne immédiatement la réfutation. Les preuves sont empruntées tantôt à la théologie, tantôt à l'histoire, parfois aux ouvrages d'érudition, plus souvent aux allocutions et aux actes du Pape Pie IX. Afin d'approprier davantage la traduction aux disposi-

tions de l'esprit français, le traducteur a donné çà et là quelques notes ou renvoyé à des ouvrages très-connus du public auquel il s'adresse. Le style d'une traduction ne vaut naturellement pas le style d'une œuvre originale; mais il suffit parfaitement à la cause qu'il veut servir et au but qu'il veut atteindre. Le livre est approuvé par *tous* les évêques de Belgique. Nous ne rapporterons pas tous les témoignages de félicitation qui ont accueilli, à son apparition, l'ouvrage de l'abbé Falconi ; nous nous contenterons de donner l'appréciation très-compétente et très-élogieuse des savants rédacteurs de la *Civilta cattolica* :

« Chacune des erreurs condamnées dans le *Syllabus pontifical* est réfutée dans ce livre, mais réfutée d'une manière qui est à la portée de toutes les intelligences. Les savants en seront satisfaits, car il n'y manque ni la science théologique, ni l'érudition ecclésiastique nécessaires à cette matière. Cette érudition n'y est pas pour la pompe, mais elle y est mise au service de la vérité et avec la plus grande modération. D'un autre côté, elle ne sera ni superflue, ni fatigante pour ceux qui ne sont pas érudits. En outre, ceux-ci trouveront ce livre d'un style facile, clair dans les idées, bien coordonné dans ses développements ; et, ce qui n'est pas un mince avantage, il est court autant qu'il peut l'être sans nuire à l'instruction qui devrait s'y trouver. Nous voudrions donc bien voir cet ouvrage entre les mains de toutes classes, de personnes et surtout de la jeunesse studieuse, qui en retirera un grand profit pour se prémunir contre les sophismes des mécréants auxquels elle est tous les jours exposée. »

L'abbé Falconi, dans son livre, réfutait les erreurs proscrites par Pie IX ; il se tenait simplement sur le terrain de la défense et procédait par la négative ; le P. Petitalot, mariste, auteur de plusieurs ouvrages de piété, tous marqués au bon coin, se place sur le terrain positif, organique et présente la synthèse scientifique des doctrines contraires à celles que l'Église a voulu proscrire. C'est toujours une œuvre d'apologie, mais au lieu de réfutation nous avons l'affirmation, pleine et entière, des doctrines romaines. La raison qui détermine notre auteur à procéder ainsi, c'est que la science est aujourd'hui le bélier avec lequel de parfaits ignorants se targuent de battre en brèche la Chaire apostolique. « La science, dit le P. Petitalot, on l'étudie peu ou mal, mais on l'exploite beaucoup ; on la dénature, on la

fausse et on la corrompt, pour l'amener à dire exactement le contraire de ce qu'elle dit quand elle est étudiée sérieusement. Dans le fond, on ne se soucie pas plus d'elle que de plusieurs autres grandes choses, mais on a besoin de son nom pour en imposer aux naïfs ; les démolisseurs modernes ne montent à l'assaut de toutes les croyances respectables et de tous les remparts de l'ordre, qu'en se couvrant d'une épaisse barricade faite d'apparences scientifiques. » Son point de vue justifié, l'auteur justifie son but, qui est de travailler à l'union entre catholiques sur le terrain du *Syllabus* ; il n'est pas difficile d'en motiver l'urgence par l'exemple des hommes de la Révolution. Entre eux, ils sont nécessairement divisés par la nature des choses, par l'opposition des intérêts et l'antagonisme des passions. Mais contre nous, ils oublient, pour s'unir, leurs divisions doctrinales et leurs haines personnelles ; ils font à la cause du mal, qui leur est commune, le sacrifice de leurs opinions et presque de leurs intérêts. Aux jours de scrutin, sur un mot d'ordre, leurs mains déposent docilement dans l'urne électorale, les mêmes noms, inconnus des électeurs, mais patronnés par les chefs de file. Nous, au contraire, nous tenons trop à nos opinions et nous revendiquons volontiers le privilége d'une liberté qui n'existe plus sur beaucoup de points définis implicitement par le *Syllabus* et sanctionnés par le concile du Vatican. C'est pourquoi notre auteur convie tous les hommes de bonne foi sur ce terrain du *Syllabus*, au nom de la vieille devise : *Innecessaris unitas*.

Cela posé, l'auteur entre de plain-pied dans le *Syllabus* ; il en expose l'esprit et la lettre dans autant de chapitres qu'il a de paragraphes ; et, pour le développement, puise sans cesse dans les documents pontificaux dont il présente un résumé fidèle. Tout son désir est de l'entendre comme Rome l'entend, d'y voir ce que Rome a voulu y mettre, rien que ce qu'elle a voulu y mettre, tout ce qu'elle a voulu y mettre. « Nous sommes catholiques comme le Pape, dit-il, ni plus, ni moins. »

Au demeurant, l'auteur ne veut pas que la profession de la foi romaine rende suspect notre patriotisme. Rome est la ville où Dieu réside visiblement dans la personne de son vicaire ; puisque c'est là qu'il parle, c'est là apparemment qu'il veut être écouté. Les consciences prennent donc leur mot d'ordre à Rome, parce que Jésus-Christ veut qu'elles le prennent à Rome. Par

suite de cette disposition divine, Rome est devenue, pour tous les catholiques, la patrie spirituelle, sans que leurs sentiments pour la patrie temporelle en soient affaiblis. Il y a, entre les révolutionnaires et nous, cette différence, qu'ils n'ont point de patrie et que nous en avons deux. Nous, catholiques français, nous devons à l'Église la vie de nos âmes, à la France, la vie de nos corps. Nos âmes et nos corps sont tellement unis, que la mort seule les sépare ; ainsi, nos deux patries s'unissent en un même amour non moins fort que la mort.

Le P. Petitalot nous paraît avoir parfaitement rempli l'objet de son ouvrage. En joignant son livre au *Syllabus pontifical* du bénéficier Falconi, on aurait du *Syllabus* un excellent commentaire. Mais nous croyons que pour en posséder la *Somme*, il faudrait se nantir encore des ouvrages de M. Keller, de l'abbé Peltier et de M. Laforêt.

L'abbé Peltier, bien qu'il traite la question au même point de vue que le P. Petitalot, l'a envisagée d'une manière *plus théologique*, plus savante ; avec les ressources d'une immense érudition et la précision d'un esprit exact jusqu'au scrupule, le chanoine de Reims détermine et qualifie les doctrines d'une manière à peu près irréfragable. Le vénérable curé de Bezannes avait annoncé un second volume pour compléter son œuvre ; à la lire, on ne soupçonnerait guère qu'elle ait besoin d'un complément. Après l'avoir lu, on peut se recueillir et se reposer dans la pleine lumière de l'École : *Magister dixit.*

M. Keller abandonne le terrain de la théologie et se place sur le terrain de l'histoire. Son éloquent travail n'est pas, dans le sens ordinaire du mot, un commentaire; c'est un discours sur l'histoire universelle, interprétée d'après les doctrines du *Syllabus.* L'antiquité, le moyen âge, les temps modernes sont expliqués d'après les principes du Saint-Siége avec un savoir profond, un style entraînant, et, nous le répétons, avec autant d'éloquence que de savoir. Nous avons éprouvé rarement plus vif plaisir qu'à cette lecture, et nous regrettons que ce travail supérieur n'ait pas obtenu tout le succès dont l'auteur et le livre sont dignes.

Mgr Laforêt ne s'occupe ni de théologie, ni d'histoire ; il s'applique à découvrir, dans les maux dont souffre la société, l'aboutissement des erreurs théologiques ou philosophiques qui nous

abusent depuis trois siècles. Pour remédier à tous nos maux, il décrit le genre des erreurs qui les ont produits. Le scepticisme, l'athéisme, le panthéisme, l'incrédulité, le rationalisme, le semi-rationalisme sont les principales erreurs qu'il réfute avec une science admirable et une logique invincible ; le libéralisme, le contrat social, la sécularisation du mariage, de la famille, de l'enseignement et de la bienfaisance sont les conséquences de ces erreurs, conséquences que le recteur magnifique de Louvain repousse avec une grande autorité. La mort a glacé la main de l'auteur; ce souvenir donne à l'ouvrage un attrait de plus ; s'il était achevé, ce serait un chef-d'œuvre.

Aussi la théologie, l'histoire, la morale, l'apologétique, interprétées à tous les points de vue, par les ouvrages dont nous venons de parler constituent ce qu'on peut appeler la *somme du Syllabus*. Nous recommandons ces ouvrages au clergé et à tous les homme soucieux de s'instruire d'une manière profonde.

JUSTIN FÈVRE.

4. — **90 THÉATRE (Le) EN FRANCE DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A NOS JOURS avec une consultation sur les spectacles**, par M. Adolphe D'AVRIL. — 1 volume in-12 de 3 1 pages, chez V. Palmé, éditeur (1877); — prix : 3 fr.

Victor Hugo prétend qu'au théâtre appartient l'avenir littéraire. M. Adolphe d'Avril n'est pas éloigné de partager cette opinion. Aussi veut-il que le théâtre se popularise. Il n'a pas écrit dans un autre dessein. Il convient, dans la consultation sur les spectacles par laquelle il termine, que les représentations dramatiques telles qu'elles existent aujourd'hui sont dangereuses ; mais, selon lui, nous n'avons qu'à reprendre le fil de la tradition interrompu par la Renaissance et le XVIIe siècle, pour que les représentations scéniques offrent des avantages. Quand les drames seront religieux, patriotiques et populaires, quand ils seront joués en plein vent, ils deviendront un moyen d'instruction et de moralisation.

M. Adolphe d'Avril est animé d'excellentes intentions, mais est-il bien sûr de ce qu'il avance? Nous ne voulons point condamner le théâtre pris en soi, abstractivement: Ainsi conçu, il peut et doit être bon. Nous ne voulons même point prononcer de jugement contre un genre ou une époque en particulier.

dans le pays (p. 108). » — Cette phrase renferme bien quelques incohérences, quelques naïvetés, « car les fines gens, dit Montaigne, regardent plus curieusement les choses, mais ils les glosent » ; nous ferons seulement remarquer que si l'auteur avait lu l'admirable histoire des Jésuites au Paraguay, il aurait eu moins de hardiesse dans ses affirmations. De semblables données pouvaient trouver créance au siècle de Voltaire ; elles ne sont acceptées aujourd'hui que par l'ignorance et la mauvaise foi.

Les missionnaires de cette époque, nous le savons, ne virent pas toujours leurs efforts couronnés par le succès. Leur rôle fut d'adoucir, de calmer la violence des vainqueurs, de civiliser les vaincus, et ils le remplirent avec zèle, avec patience, avec dévouement : l'impartiale histoire peut ajouter, avec honneur et gloire.

ALEX. VILLERAIS.

4. 6. — 143. **ESSAI SUR LE SYMBOLISME DE L'HOMME**, dédié à Sa Grandeur Mgr de la Bouillerie, par un de ses disciples, 1 vol. in-12 de xxv-370 p. (1877), H. Oudin, lib. à Poitiers ; — Paris, 68, rue Bonaparte ; — prix : 3 fr. 50.

Il y a dix ans, Mgr de la Bouillerie publiait, sur le symbolisme, deux volumes justement célèbres et bien connus dont la *Bibliographie catholique* a rendu compte (t. XXVII, p. 468 et t. XXIX, p. 51) ; le premier traitait du symbolisme de la création inanimée, le second, de la création animée. L'œuvre demandait un complément, et c'est un honneur d'avoir suivi les traces de l'éminent prélat, comme c'est un mérite d'être reconnu pour « un de ses disciples », d'avoir reçu des éloges du maître et d'avoir eu les mêmes inspirations touchantes, les mêmes accents poétiques, presque la même élégance, la même richesse de style.

Le disciple a puisé aux mêmes sources fécondes. Les Écritures et surtout les Épitres de saint Paul, les Pères, les Docteurs de l'Église, les plus grands maîtres de la théologie, tels que saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Fénelon, Bossuet, etc., lui ont fourni des trésors de doctrine et de poésie ; et souvent la parole est donnée à nos meilleurs auteurs contemporains.

L'œuvre était incomplète, disons-nous, car Mgr de la Bouillerie

n'avait point parlé de l'homme dans ses études sur le symbolisme. Or, « si toutes les choses visibles nous ont été données pour nous mieux faire comprendre les choses invisibles », que dire du chef-d'œuvre de la création visible, qui est l'homme, l'abrégé des merveilles du Seigneur? Résumant en lui tous les symboles de la nature, il doit nécessairement manifester d'une manière plus parfaite Dieu, l'ordre moral et le monde surnaturel.

Dans l'homme, « Dieu a uni, en un mystérieux prodige, le visible et l'invisible, le corps et l'âme; et l'union est tellement étroite et tellement substantielle que les sens, les membres et les organes du corps nous deviennent autant de symboles pour mieux percevoir les puissances de l'âme. — Montons plus haut. Dans le mystère de l'Incarnation, ce n'est pas seulement l'*homme*, c'est l'*Homme-Dieu* « que nos yeux ont vu et que nos mains ont touché. Ici, c'est le visible divin qui nous manifeste et nous révèle l'invisible divinité ». Ces paroles de Mgr. de la Bouillerie, dans sa lettre à l'auteur, résument parfaitement l'*Essai sur le symbolisme de l'homne*, et le prélat ajoute: « que de magnifiques aperçus! que de profondes et sublimes leçons!... Vous nous les présentez à chaque page, dans votre belle étude. »

Les nombreux symboles fournis par cette étude sont énumérés en tête de chaque chapitre et à la table analytique, et divers points de doctrine auxquels ils se rapportent sont indiqués par l'auteur. Nous abrégeons. « Dans la première partie, dit-il, j'ai été amené à parler principalement des devoirs et des vertus procédant d'un principe de foi. Dans la seconde, j'ai dû parler surtout des mystères, et j'ai essayé d'en donner, autant que possible, l'intelligence, en en montrant la possibilité, l'harmonie, la convenance, par des analogies tirées de mon sujet. Dans la troisième, il est spécialement question de la vie surnaturelle; après avoir déterminé son essence et indiqué ses sources, je me suis efforcé d'en montrer la convenance et la nécessité par des symboles empruntés à la vie naturelle. »

Plus que tous les autres êtres de la création, l'homme est le reflet et l'image de Dieu. Il doit se connaître et connaître son Créateur, reproduire et perpétuer sur la terre, en sa propre personne, la vie, les vertus et le règne de l'*Homme-Dieu*. Puisque tous les êtres créés publient les louanges de l'Éternel, l'homme, comblé de dons éminents, plus que tous les autres, l'homme,

cœur et intelligence, comme Dieu est esprit et amour, l'homme doit chanter l'Être sacré, tout-puissant, infini et miséricordieux; et l'hymne qu'il chante sur la terre sera continué dans le ciel où tous les symboles disparaîtront pour faire place à la lumière sans ombres, à la vérité sans voiles, à l'amour sans mélange : *Videbimus, amabimus.* »

N.-B. Une table spéciale, qui termine l'ouvrage, classe dans un ordre méthodique ce qui peut être adapté à l'instruction des fidèles. Les matériaux sont riches et abondants.

Alex. V.

4. 5. — **144. HISTOIRE DE MONTESQUIEU : sa vie et ses œuvres, d'après des documents nouveaux et inédits :** par Louis Vian, avocat à la Cour de Paris, précédée d'une préface par Ed. Laboulaye, de l'Institut. — 1 volume in-8° de VII-XIX-410 pages (1878), avec deux médaillons gravés ; — chez Didier et Cie ; — prix : 7 fr. 50.

Si le nom et les œuvres principales de Montesquieu sont universellement connus, sa vie l'est beaucoup moins. On a peine à s'expliquer le peu de documents fournis sur le célèbre penseur par ses contemporains. M. Louis Vian, frappé de ce silence, a entrepris des recherches qui lui ont coûté quinze années de travail, et nous offre un livre digne d'occuper sa place parmi les sérieuses publications historiques et littéraires de ce temps. Le *je* y règne trop sans doute pour ceux qui aiment à voir un auteur s'effacer devant son sujet ; la rédaction est inégale, offrant ici des pages faibles, là des passages supérieurement écrits, en maints endroits des oublis de grammaire et de langue : — « Peu à peu on ne fut guère reçu à l'Académie *que l'on ait été présenté*... (p. 97) »; — des *voilà* pour *voici*, etc. Il serait puéril d'insister là-dessus. Quelques phrases plus qu'étranges auraient besoin d'être éclaircies : telle celle de la page 211 : « C'était le » temps où les auteurs de l'antiquité *retrouvés se jetaient* les uns » dans l'érudition, les autres dans l'histoire, tous dans la liberté » d'examen. » Quelques indications de sources devraient être plus précises; que faire, par exemple, de celle-ci : « Saint-Si- » mon, *Mémoires*, édit. Cheruel et Regnier »? (p. 163). Mais quel volume et quelle page, s'il vous plaît? Et puis, où a-t-on vu *rétorquer quelqu'un* (p. 276)? Ailleurs, la ville de Sens sera traitée comme simple évêché, lorsque Paris a si longtemps dé-

pendu de cette métropole. Mais ce sont là des taches si insignifiantes qu'il ne faut point s'y arrêter, encore une fois, tout en les signalant au savant et studieux écrivain pour l'édition suivante, où il fera bien encore de réserver pour la fin des phrases les chiffres qui renvoient aux notes, afin de ne pas déchiqueter l'attention du lecteur.

Ce que nous nous plaisons à louer dans M. Louis Vian, c'est le bon esprit qui règne dans son *Histoire*. Sans prendre précisément l'attitude d'un catholique déterminé, il saisit volontiers toute occasion de flétrir les ennemis de la foi. C'est dire qu'un esprit aussi droit n'a pas non plus d'inclination pour les turpitudes révolutionnaires, si improprement appelées *doctrines*. Citons, en passant, quelques-unes de ces déclarations et de ces exécutions. Il rencontre (p. 241) Mme de Pompadour, chef-d'œuvre, dit-il, de talent, d'intrigue, d'égoïsme et d'imprévoyance. « Je me figure ainsi la fille de M. Jourdain. C'est d'elle » que date l'arrivée aux affaires de cette bourgeoisie qui devait » *corrompre les arts*, *protéger l'*Encyclopédie, *expulser les Jésuites*, » *supprimer les Parlements*, *réclamer les États généraux et faire* » *guillotiner Louis XVI : le tout avec regret.* » Comme c'est bien cela, confirmé si glorieusement depuis ! — Autre pensée d'une nature encore plus élevée:—« Mme de Secondat (la mère de Mon- » tesquieu) mourut en 1696, quand son fils aîné n'avait que » sept ans ; mais elle avait eu le temps de lui apprendre *à dire* » *sa prière*. Heureux privilége ! Les grands incrédules du » XVIIIe siècle, Gibbon et Volney, ont peut-être manqué du sen- » timent de la religion parce que leur enfance, cette fleur de » l'âme, ne s'était pas ouverte sous les douces caresses d'une » mère (p. 18). » — S'agit-il des déclamations banales de la démagogie contre l'orgueil et les oppressions de la noblesse, l'auteur s'empresse de rappeler que souvent le mendiant était appelé comme parrain au baptême d'un grand seigneur : ce qui se fit pour Montesquieu lui-même. Laissons la parole à M. Vian (p. 15) : « Les historiens de l'école de Michelet ra- » content volontiers qu'alors les parents obligeaient leurs vas- » saux à venir saluer l'enfant dans ses langes, sous peine d'être » pendus haut et court au bois de justice. Voici la vérité. » Et il extrait ce détail d'un papier du temps : « Cejourd'huy 18 janvier » 1689 a été baptisé dans notre église paroissiale le fils de M. Se-

puis remontant aux faits de l'ordre physique, on viendrait jusqu'à la Meuse pour avoir des bornes naturelles.

Le second principe de M. Himly n'est pas plus immuable que le premier; c'est un prétexte, ce n'est pas une cause; écrire l'histoire du système territorial de l'Europe d'après ces données, c'est former une mosaïque suivant les caprices des tyrans du jour, porter ses propres idées dans l'interprétation des faits, mais non pas en dénoncer la cause ou l'origine.

Tant que M. Himly s'en tient à la variation des frontières et à la suite des événements qui ont amené l'état actuel de l'Europe centrale, son livre est aussi instructif qu'intéressant, car les descriptions et les récits y tiennent une place importante; mais une fois que la raison politique y cherche sa place, elle prend celle de la sagesse et de l'esprit des nations pour faire l'éloge des plus forts du temps présent.

Le premier livre est une étude générale sur les bornes et les divisions de l'Europe centrale, le second un essai de géographie historique générale; les cinq autres reprennent plus en détail l'histoire des contrées de cette partie de notre continent. L'auteur est d'abord obligé de reconnaître que la politique ne daigne jamais se conformer aux indications de la géographie et que cette expression d'Europe centrale reste aussi vague aujourd'hui qu'elle pourrait être précise. En résumé, c'est l'histoire de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Suisse, des Pays-Bas et de la Belgique dans les diverses péripéties de la formation de leurs territoires depuis leurs origines jusqu'à nos jours.

Ce qui a trait à la Prusse est particulièrement intéressant et caractéristique; l'auteur y professe une telle admiration pour la politique de cet empire si promptement sorti des brumes de la Baltique et si puissant en Europe, que toutes ses idées semblent puisées à une source allemande. Chaque fois surtout que M. Himly compare la Prusse et l'Autriche, il met une complaisance non dissimulée à rehausser la force, la prévoyance et les vues élevées du gouvernement de l'empereur Guillaume Ier sur celui de cette pauvre victime obligée de changer son nom d'Autrichienne contre celui d'Austro-Hongroise.

La France et l'Italie ne sont pas encore traitées séparément dans la première partie de cet ouvrage qui doit embrasser tout l'ancien continent. Il est à remarquer cependant que l'auteur a

su insérer quelques lignes à la louange de la politique italienne et à la honte des gouvernements français. Mon intention n'est pas de protester contre des paroles que l'une et l'autre nation me paraissent avoir méritées, je tiens seulement à constater la tendance germanique de cette nouvelle publication et à la signaler comme antipathique à notre caractère. Voilà un ouvrage publié dans notre langue qui doit avoir fait grand plaisir aux Allemands.

Ch. Buet.

4. 6. — **146. ŒUVRES DE Mgr FREPPEL, évêque d'Angers.** *Œuvres oratoires, discours-panégyriques*, 3 vol. in-8° de 419, 441 et 442 p., Jouby et Roger, Paris. — *Œuvres pastorales et oratoires*, 2 vol. in-8° de 496 et 377 p. (1877), chez Roger et Chernowitz, Paris ; — prix des 5 vol. : 30 fr.

La *Bibliographie catholique*, tome XLIII, p. 278-284, a rendu compte des deux premiers volumes : *Discours et panégyriques* prononcés par Mgr Freppel, lorsqu'il était professeur à la Sorbonne [1]. Auprès des panégyriques de Jeanne d'Arc, de saint Ignace, de saint Jean-Baptiste, de saint Vincent de Paul, de sainte Geneviève, sainte Clotilde, sainte Madeleine, de l'éloge de la papauté, du patriotisme, nous trouvons des études littéraires intéressantes, des discours éloquents sur l'harmonie des sciences humaines avec la Religion, sur les avantages et les périls de la la civilisation moderne, les droits et les devoirs de la science, les rapports de la Religion et de l'art, sur l'histoire de la Sorbonne, l'histoire de l'éloquence sacrée, sur la Bible, sur les gloires religieuses de la France. Dans tous ces discours, disait notre collaborateur, on retrouve constamment les qualités si appréciées par ceux qui ont pu suivre à la Sorbonne les leçons du professeur... Ce n'est pas seulement une correction vigilante, scrupuleuse, irréprochable ; c'est encore la richesse et la pompe des expressions, le nombre, l'harmonie, la sonorité périodique, un reflet de Massillon et de Buffon.

Néanmoins, des hommes se rencontrent qui brillent mieux encore au premier rang qu'au second. Le théâtre est plus vaste et le talent grandit. Le professeur était admirablement préparé

1. Notre Revue a fait connaître tous les ouvrages de Mgr Freppel, la série des leçons professées en Sorbonne, qui compte onze volumes ; le carême prêché aux Tuileries en 1862 ; les conférences prêchées à Sainte-Geneviève sur la divinité de Jésus-Christ, l'examen critique de la *Vie de Jésus* et des *Apôtres* de M. Renan.

pour se placer comme évêque aux premiers rangs des grands apologistes de la Religion et des courageux défenseurs de l'Église. C'est à Rome, où il avait été appelé pour participer, comme consulteur, aux préliminaires du Concile, que l'abbé Freppel est revêtu des honneurs de l'épiscopat. C'est de Rome, le 20 avril 1870, qu'il écrit pour prendre possession de son siége d'Angers. « Depuis le jour où il a plu à Dieu d'unir nos destinées aux vôtres, nous sommes à vous tout entier; nous vous appartenons sans réserve. Tout ce que nous avons pu amasser de lumières et d'expérience sur le chemin de la vie, nous devrons l'appliquer à la recherche des moyens les plus propres à augmenter votre bonheur, » *(Œuv. past. et oratoires*, tome I, p. 12). Montant pour la première fois dans la chaire de sa cathédrale, il renouvelle la même promesse : « Venez en toute confiance à votre évêque dans vos peines et dans vos souffrances : vous trouverez toujours en lui un cœur ouvert à tous vos besoins, le ferme et ardent désir de vous être utile, de travailler au salut de vos âmes, de vous offrir de son mieux ses conseils, ses encouragements, ses consolations (*Discours panég.*, t. III, p. 17). »

Nous n'avons désormais qu'à suivre les événements accomplis depuis sept ans pour montrer comment l'évêque a compris ses devoirs et tenu ses promesses, pour faire connaître ses œuvres en même temps que son zèle, son activité et son courage. Nous retrouvons l'évêque, comme le professeur, toujours infatigable, prêchant la parole sainte, écrivant les mystères de la doctrine, luttant contre l'erreur, se multipliant avec les besoins des fidèles, redoublant de vigilance en raison du péril, et n'accordant ni trêve ni mesure à son dévouement. Les solennelles assises du concile du Vatican sont suspendues, les armées des deux grandes puissances sont en marche et vont se heurter dans un choc formidable; et deux grandes causes se confondent chez l'évêque dans un seul et même amour : la cause de la religion et celle de la patrie *(Œuv. past. et oratoires*, t. I, p. 39). Le jour de son entrée dans la ville épiscopale, Mgr Freppel parle du concile général du Vatican, des grandes choses dont il a été le témoin dans la capitale du monde chrétien. Cette capitale, hélas! était l'objet depuis longtemps d'une coupable ambition, et, lorsque le souverain légitime, le Pontife suprême, est dépouillé du reste de ses possessions, le prélat élève la voix pour protester

contre cette usurpation, et la dénoncer comme un attentat aux droits de l'Église ; se réservant de flétrir plus tard, dans un autre mandement, les persécuteurs de l'Église dans les temps actuels, et de proclamer sa gloire, d'exalter le courage de tous ces vaillants évêques, prêtres ou simples fidèles, dont la mâle énergie oppose un rempart invulnérable aux entreprises des méchants. Rappelons des dates : C'est le 27 juillet 1870, que le prélat arrive à Angers ; le lendemain, il prescrit des prières publiques pour le succès de l'armée française. « C'est le devoir de tout chrétien, dit-il, d'élever les mains vers le ciel pour implorer la protection divine en faveur de la patrie. » Pour la patrie, la grande épreuve commence, les catastrophes se succèdent, son zèle et son éloquence redoublent : il s'adresse à ses diocésains, à ses prêtres, aux communautés religieuses, aux supérieurs des séminaires, stimule l'ardeur de tous, demande des prières, des aumônes et des défenseurs pour la patrie, ordonne des quêtes pour les blessés, pour les soldats captifs et pleurant sur la terre étrangère, pour les enfants que la guerre laisse orphelins et dépourvus de toutes ressources ; « cédant à un besoin du cœur », il écrit à l'empereur Guillaume pour lui demander de ne pas annexer à l'Allemagne la Lorraine et l'Alsace qui « sans cesse seront attirées vers la mère-patrie par leurs souvenirs, par leurs affections, leurs espérances et leurs vœux ». Les cris de ces angoisses patriotiques trouveront un écho dans l'âme de tous les lecteurs et l'émotion du prélat sera partagée par tous.

La France est vaincue, mutilée ? Est-ce que tout est fini ? Non ; il faut faire l'éloge des nobles défenseurs de la patrie, qui ont versé leur sang, « mêler les prières et les larmes à celles de l'épouse, de la mère, de la sœur atteintes par la mort du soldat dans leurs affections les plus chères et les plus intimes », adoucir le sort de ceux qui préfèrent l'exil à la domination étrangère. — Le discours pour l'Œuvre du patronage des Alsaciens-Lorrains, plein de pathétisme, est sublime de pensée et de sentiment. Enfin, en prescrivant à plusieurs reprises des prières publiques demandées par l'Assemblée nationale, surtout pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux qui nous affligent, Mgr Freppel fait entendre de ces fortes leçons capables « de rallier autour du drapeau de la France tous les hommes de bonne volonté ». — Poursuivons : l'âme du

Français est brisée, le courage de l'évêque ne sait défaillir et grandit dans l'épreuve. Il s'agit de réparer les ruines. Les gouvernants devront s'occuper des ruines matérielles : la mission de l'évêque est plus noble ; il faut relever les caractères, fortifier les âmes, donner une nouvelle impulsion à la fibre patriotique, à l'ardeur de la foi. C'est dans ce but qu'il publie ses beaux mandements sur les *causes morales de nos désastres*, sur la *famille*, sur l'*éducation*, sur le *dimanche*, sur la *presse irréligieuse*, sur les *devoirs du chrétien dans la vie civile*, sur les *causes de l'incrédulité parmi les jeunes gens*. Et puis, cette belle terre d'Anjou, devenue le champ de son activité pastorale, ne peut rester inféconde sous la main de l'apôtre. Voulant favoriser l'élan de la piété, il prend la parole aux pèlerinages du Puy-Notre-Dame, de Notre-Dame-de-Béhuard, de Notre-Dame-du-Marillais, et son cœur se dilate en voyant que « pour se faire active et puissante, pleine de vie et d'avenir, la France chrétienne s'est tournée vers Marie, sa souveraine et sa patronne. » D'après ses conseils, s'établissent et s'organisent des patronages, des cercles catholiques, et c'est par un brillant discours qu'il inaugure celui d'Angers. Sous son impulsion puissante, enfin, est fondée l'Université catholique de l'Ouest, et l'éminent prélat promet et prend l'engagement, au nom des fondateurs, de ne reculer devant aucun sacrifice ni devant aucun obstacle, jusqu'à ce qu'elle devienne une et complète, pourvue de tous les organes qui lui permettront de vivre et de durer. Car, « ce qu'il nous faut aujourd'hui plus que jamais, dit-il, c'est une génération saine et forte, accoutumée à placer le devoir plus haut que le plaisir, et puisant dans le respect de soi-même l'habitude de respecter tout ce qui est noble et élevé. L'Université d'Angers a pour mission de former de tels hommes : l'État y trouvera des citoyens utiles, l'Église, des défenseurs fermes et dévoués (*Œuv. past. et oratoires*, t. II, p. 60). »

Pour montrer la grande variété des œuvres de Mgr Freppel, nous signalerons, en finissant, les discours sur le *rôle de l'épiscopat dans l'histoire de France*, la *puissance ecclésiastique*, l'*étude des langues anciennes*, l'*idée d'un collège catholique*, sur l'*Ordre monastique*, l'*utilité du vers latin*, la *mission de l'instituteur*, le *caractère religieux du travail*, l'*oraison funèbre de Mgr Fruchaud*, et l'*éloge du Père Libermann*, etc. Tous ces mandements, tous ces discours, révèlent la puissance du talent, la science profonde, la

richesse d'élocution. Ils sont aussi, pour la plupart, autant de pages d'histoire contemporaine, ce qui donnera longtemps un intérêt et un charme de plus à leur lecture. Consultés aujourd'hui et plus tard, ils serviront à élever l'esprit des historiens dans des sphères qui n'ont pas toujours été connues. Nous sommes heureux de penser que ce ne sont là que les prémices d'un épiscopat naissant, déjà si riche en œuvres et en mérites.

Alex. VILLERAIS.

1. 4. — 147. **PHYSIQUE EXPLIQUÉE A MES ENFANTS (La)** : *Cours complet et raisonné, à l'usage des établissements d'enseignement primaire et des aspirants au brevet supérieur*, par J. LECLERC, agrégé des Sciences physiques, professeur au lycée de Nice, etc. — 1 vol. in-12 de VI-538 pages (sans millésime) ; chez Reichel ; — prix : 3 fr.

Ce beau volume, magnifiquement imprimé, peuplé de figures explicatives parfaitement gravées, ne porte pas de date de publication. C'est, de la part de l'éditeur, un tort que nous réparons en indiquant 1878. Répétons que les librairies sérieuses n'ont point recours à cette industrie, surtout avec des livres du mérite de celui-ci, peut-être le meilleur traité de physique élémentaire qui existe dans notre langue.

M. Leclerc, on le sent, possède pleinement ce qu'il enseigne ; il faut posséder ainsi ce qu'on veut apprendre aux autres. Il a, de plus, la pratique des jeunes esprits à qui il s'adresse : méthode et clarté ne laissent rien à désirer dans sa manière. C'est là un grand point, le point capital affirmerons-nous. Et, nous nous hâterons de le dire (car même dans un tel livre cela n'est poin indifférent), M. Leclerc est nettement et carrément chrétien. C'est Dieu qu'il loue en développant les merveilles de la nature, à Dieu il élève l'esprit de ses auditeurs ; il ne dissimule rien de son mépris pour les fausses thèses de la science incrédule. Écoutons-le, dès le début, lorsqu'il dit à ses enfants : — « Vous » apprendrez à vous rendre compte de tout ce qui se passe au- » tour de vous dans le monde de la matière. Vous verrez que » rien n'est dû au hasard, et que tout a été réglé avec une sa- » gesse infinie. Vous reconnaîtrez, enfin, que l'étude de la Phy- » sique n'est pas seulement propre à former le jugement et à » développer l'intelligence, mais que nulle autre n'est plus ca- » pable d'élever nos cœurs vers Dieu, et d'exciter dans nos âmes

Que de fois ce nom d'Antigone dut lui rappeller le triste vers qui est la conclusion d'*Œdipe Roi* : « Ne dites jamais d'un mortel : — Il est heureux ! — tant qu'il n'est pas mort sans avoir connu la souffrance ».

A tant de causes de chagrin d'autres vinrent s'ajouter, bien inattendues, dans le cours de cette fatale année que le plus grand de nos poëtes a si justement appelée *l'année terrible* !

M. Autran, messieurs, avait sur toutes choses l'amour et le culte de son pays. — Se figure-t-on bien l'anxiété patriotique de celui qui a chanté jadis, avec un si noble enthousiasme, nos gloires d'Afrique et de Crimée, et qui maintenant, aveugle, ose à peine interroger ceux qui l'entourent ?

Plus malheureux que nous, il n'a pas la ressource de l'activité, du déplacement, de l'occupation fiévreuse pour se dérober à cette vision du massacre et de l'incendie ; pour lui, la vision est constante, l'obsession sans trêve, le songe sans réveil ; ses jours sont des nuits !...

Il travaillait cependant. « Il faut travailler, disait-il : c'est le devoir de tous, plus que jamais ! » Et, non content de corriger ses œuvres passées, il en produisait de nouvelles, qui rivalisaient avec leurs devancières de vigueur et d'éclat.

Un jour, il dictait à son secrétaire un petit poëme satirique, s'égayant lui-même des gaîtés de sa muse. — De la chambre voisine, celle qui ne cessait de veiller sur lui entend un éclat de rire... puis un grand cri : — il était mort !

Ainsi, fidèle jusqu'à la fin à sa destinée antique, — aveugle ainsi qu'Homère, il expirait comme Sophocle, en récitant des vers.

Messieurs, un poëte illustre, qui fut aussi des vôtres, Alfred de Musset, après la lecture d'un livre qui l'a charmé, s'écrie ;

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.

C'est l'épigraphe que je voudrais inscrire en tête des œuvres de M. Autran. Elle en serait le commentaire le plus exact. — Il fait aimer, — voilà bien la formule de son talent. — Il fait aimer le commerce des lettres, en nous prouvant, par son exemple, qu'après avoir été la source des plaisirs les plus purs, elles peuvent être la consolation des plus cruelles épreuves. — — Il fait aimer la nature, en nous la présentant sous les couleurs les plus séduisantes ; il fait aimer l'homme, en nous le montrant meilleur qu'on ne le croit ; — la patrie, en nous associant à toutes ses douleurs comme à toutes ses joies. — Et enfin il se fait aimer lui-même, pour tout ce qu'il pense et dit de vrai, de juste et de bon. — Ne craignons donc pas de l'affirmer, en dépit du triste vers de l'*Œdipe Roi* ; heureux, malgré ses souffrances, celui qu' nous a légué l'œuvre d'un grand esprit et qui emporte ailleurs, vers des destinées nouvelles, tous les mérites d'une belle âme !

Un des propriétaires, Gérant :
COURAT.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

Nos 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

Nos 3. Indique les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.

6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.

†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. — les livres absolument MAUVAIS.

M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.

Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit, 1 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

T.

U.

V.

X.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.